



LE CŒUR BATTANT

AVRIL 2019

✠ UNE MÉDITATION FRATERNELLE
✠ ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

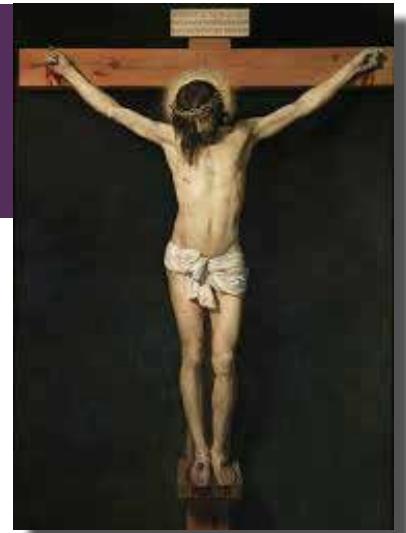
84

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'eucharistie. ”

PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS D'AVRIL 2019

Intention Générale : *Pour l'évangélisation*

Par les médecins et humanitaires présents dans les zones de combat qui risquent leur vie pour sauver celle des autres.



SOMMAIRE



1 ÉDITORIAL



2 UNE PAROLE
DU SEIGNEUR



3 MÉDITATION
ET PRIÈRE



22 TUITIO FIDEI -
QUAND TU ÉTAIS SOUS LE
FIGUIER... (IV)



28 OBSEQUIUM PAUPERUM
MOTIVATION CHRÉTIENNE
AU SERVICE DES
BÉNÉVOLES



32 LA VOCATION
RELIGIEUSE DANS
L'ORDRE DE MALTE



36 INTELLIGENCE
DE LA FOI
QUAND LE SILENCE SE
MANIFESTE (IV)



40 LE DISCERNEMENT
DE L'ESPRIT-XIII-



44 UN REGARD QUI
S'ARRÊTE



46 BELLE ET DOUCE
MARIE



50 « PRIEZ SANS
RELÂCHE »

✠ ÉDITORIAL



chers Confrères,
Dames et Chevaliers
de l'Ordre souverain et
hospitalier de saint Jean de
Jérusalem,
de Rhodes et de Malte,

« La Prière... a pour particularité d'ouvrir notre temps sur le temps éternel que Dieu habite. Le temps rejoint en quelque sorte le hors temps qu'est la vie même de Dieu... » (Bénédicte du Cattell)

■ Rejoindre le temps de Dieu par notre cheminement de carême et de prière, voilà l'extraordinaire expérience qu'il nous est donné de vivre, chaque fois que nous décidons de faire taire en nous les voix dissonantes de l'actualité pour élever notre cœur et le faire participer à la présence constante du Seigneur. Vivre intensément ces moments de proximité avec Dieu, c'est ce que la montée vers Pâques nous propose, restaurer en nous les racines de notre foi, les mettre à l'épreuve par nos doutes, nos questionnements et nos faiblesses pour mieux les fortifier, pour les assainir du monde matériel qui nous envahit un peu plus chaque jour et nous fait oublier tout ce qui est radical et essentiel dans notre engagement de chrétien.

■ Il nous faudra quelques jours encore pour nous préparer à quitter le désert de nos incertitudes pour épouser de manière irrémédiable la Lumière de la Résurrection ! Habillons-nous déjà de cet habit de renouveau, de cette éclatante vérité qui nourrit notre espérance et nous conduit sur les chemins que le Seigneur trace pour nous.

■ Allons à sa rencontre, meilleurs que nous ne l'avons été, pour mieux accueillir son Pardon infini et sa Lumière éternelle.

■ Bon cheminement vers la Pâque du Seigneur, et que sa Passion continue de nous émouvoir comme au premier jour de son vécu.

***Joyeuses et Saintes Pâques à tous par anticipation !
Christ est Ressuscité ! Il est vraiment Ressuscité !***

Fra' Jean-Louis



DIMANCHE 7 AVRIL
5^{ème} DIMANCHE DE CARÊME -C



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 8, 1-11

« VA, ET DÉSORMAIS NE PÈCHE PLUS »

1 Jésus s'était rendu au mont des Oliviers ;

2 de bon matin, il retourna au Temple de Jérusalem.
 Comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner.

3 Les scribes et les Pharisiens lui amènent une femme Ils la font avancer,

4 et disent à Jésus : « Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère.

5 Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ? »

6 Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser.
 Mais Jésus s'était baissé, et, du doigt, il traçait des traits sur le sol.

7 Comme on persistait à l'interroger, il se redressa et leur dit : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre. »

8 Et il se baissa de nouveau pour tracer des traits sur le sol.

9 Quant à eux, sur cette réponse, ils s'en allaient, l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés. Jésus resta seul avec la femme en face de lui.

10 Il se redressa et lui demanda : « Femme, où sont-ils donc ? Alors, personne ne t'a condamnée ? »

11 Elle répondit : « Personne, Seigneur. »

Et Jésus lui dit : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus. »





DIMANCHE 7 AVRIL
5ème DIMANCHE DE CARÈME -C

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 8, 1-11

Nous sommes déjà dans le contexte de la Passion : la première ligne mentionne le mont des Oliviers, or les évangélistes ne parlent jamais du mont des Oliviers avant les derniers jours de la vie publique de Jésus ; d'autre part, le désir des Pharisiens de prendre Jésus au piège signifie que son procès se profile déjà à l'horizon. Raison de plus pour être particulièrement attentifs à tous les détails de ce texte.

Il s'agit de beaucoup plus qu'une anecdote de la vie de Jésus, il s'agit du sens même de sa mission. Au début de la scène, Jésus est en position d'enseignant (« Comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner »), mais voici que par la question des scribes et des Pharisiens, il est placé en position de juge : on l'aura remarqué, de tous les protagonistes, il est le seul assis. Le thème du jugement, chez saint Jean, est assez important pour qu'on ne s'étonne pas de cette insistance à ce moment. Cette scène de la femme adultère est la mise en pratique de la phrase qu'on trouve au début du même évangile : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui » (Jn 3, 17).

Dans ce simulacre de procès, les choses sont apparemment simples : la femme adultère a été prise en flagrant délit, il y a des témoins ; la Loi de Moïse condamnait l'adultère, cela faisait partie des commandements de Dieu révélés au Sinaï (« Tu ne commettras pas d'adultère » Ex 20, 14 ; Dt 5, 18) ; et le Livre du Lévitique prévoyait la peine capitale : « Quand un homme commet l'adultère avec la femme de son prochain, ils seront mis à mort, l'homme adultère aussi bien que la femme adultère » (Lv 20, 10).

Les scribes et les Pharisiens qui viennent trouver Jésus sont très attachés au respect de la Loi de Moïse : on ne peut quand même pas le leur reprocher ! Mais ils oublient de dire que la Loi prévoyait la peine capitale pour les deux complices, l'homme aussi bien que la femme adultère ; tout le monde le sait, mais personne n'en parlera, ce qui prouve bien que la vraie question posée par les Pharisiens ne porte pas sur l'observance exacte de la Loi ; leur question est ailleurs et le texte le dit très bien : « Dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ? Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser. » Où est le piège tendu à Jésus ? De quoi espérait-on l'accuser ?

On se doute bien qu'il n'approuve pas la lapidation, ce serait contredire toute sa prédication sur la miséricorde ; mais s'il ose publiquement plaider pour la libération de la femme adultère, on pourra l'accuser de pousser le peuple à désobéir à la Loi. Dans l'évangile de Jean (au chapitre 5), on l'a déjà vu donner au paralytique guéri l'ordre de porter son grabat, ce qui est un acte interdit le jour du sabbat. Ce jour-là, on n'a rien pu contre lui, mais cette fois l'incitation à la désobéissance va être publique. Au fond, malgré l'apparent respect de l'apostrophe « Maître.. qu'en dis-tu ? », Jésus n'est pas en meilleure posture que la femme adultère : les deux sont en danger de mort.

Jésus ne répond pas tout de suite : « Jésus s'était baissé, et, du doigt, il traçait des traits sur le sol. » Ce silence est certainement destiné à laisser à chacun le soin de répondre : très respectueux, il n'humilie personne ; celui qui incarne la miséricorde ne cherche pas à mettre qui que ce soit dans l'embarras, pas plus les scribes et les Pharisiens que la femme adultère ! Aux uns comme à l'autre, il veut faire faire un bout de chemin.

Son silence est constructif : il va faire découvrir aux Pharisiens et aux scribes le vrai visage du Dieu de miséricorde. Quand il se décide à répondre, sa phrase ressemble plutôt à une question : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre. » La Loi ne disait pas que c'était le témoin de l'adultère qui devait lancer la première pierre ; mais elle le disait expressément pour le cas d'idolâtrie (Dt 13, 9-10 ; Dt 17, 7). Si bien que la réponse de Jésus peut se traduire : « Cette femme est coupable d'adultère, au premier sens du terme, c'est entendu ; mais vous, n'êtes-vous pas en train de commettre un adultère autrement plus grave, c'est-à-dire une infidélité au Dieu de l'Alliance ? La loi est devenue votre idole. »

On sait que, très souvent, les prophètes ont parlé de l'idolâtrie en termes d'adultère. Or manquer à la miséricorde, c'est être infidèle au Dieu de miséricorde. Les Pharisiens et les scribes voulaient sincèrement être les fils du Très-Haut, alors Jésus leur dit : « Ne vous trompez pas de Dieu, soyez miséricordieux. » Sur cette réponse, ils s'en vont, « l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés ». Rien d'étonnant : les plus anciens sont les plus prêts à entendre l'appel à la miséricorde. Tant de fois, ils ont expérimenté pour eux-mêmes la miséricorde de Dieu... Tant de fois, ils ont lu, chanté, médité la phrase « Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère et plein d'amour » (Ex 34, 6), tant de fois ils ont chanté le psaume 51 (50) « Pitié pour moi, Seigneur, en ta bonté, dans ta grande miséricorde efface mon péché... » Jésus, le Verbe, vient d'accomplir parmi eux sa mission de Révélation.

Alors, Jésus et la femme restent seuls : c'est le face-à-face, comme le dit saint Augustin, de la misère et de la miséricorde. Pour elle, le Verbe va là encore accomplir sa mission, dire la parole de Réconciliation. Isaïe parlant du véritable serviteur de Dieu l'avait annoncé : « Il ne brisera pas le roseau ployé, il n'éteindra pas la mèche qui s'étiolle... » (Is 42, 3). Ce n'est pas du laxisme : Jésus dit bien « ne pêche plus », tout n'est pas permis, le péché reste condamné... mais seul le pardon peut permettre au pécheur d'aller plus loin.



14 AVRIL – DIMANCHE DES RAMEAUX ET DE LA PASSION - C

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 22, 14 . 23, 56

« Passion de notre Seigneur Jésus-Christ »

La Dernière Cène

22,14 Quand l'heure du repas pascal fut venue, Jésus se mit à table, et les apôtres avec lui.

15 Il leur dit : « J'ai ardemment désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir !

16 Car je vous le déclare : jamais plus je ne la mangerai jusqu'à ce qu'elle soit pleinement réalisée dans le royaume de Dieu. »

17 Il prit alors une coupe, il rendit grâce et dit : « Prenez, partagez entre vous.

18 Car, je vous le déclare : jamais plus désormais je ne boirai du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le règne de Dieu. »

19 Puis il prit du pain ; après avoir rendu grâce, il le rompit et le leur donna, en disant :

« Ceci est mon corps, donné pour vous. Faites cela en mémoire de moi. »

20 Et pour la coupe, il fit de même à la fin du repas, en disant :

« Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang répandu pour vous.

21 Cependant la main de celui qui me livre est là, à côté de moi sur la table.

22 En effet, le Fils de l'homme s'en va selon ce qui a été fixé. Mais malheureux l'homme qui le livre ! »

Le Premier Serviteur

23 Les apôtres commencèrent à se demander les uns aux autres lequel d'entre eux allait faire cela.

24 Ils en arrivèrent à se quereller : lequel d'entre eux, à leur avis, était le plus grand ?

25 Mais il leur dit : « Les rois des nations païennes leur commandent en maîtres, et ceux qui exercent le pouvoir sur elles se font appeler bienfaiteurs.

26 Pour vous, rien de tel ! Au contraire, le plus grand d'entre vous doit prendre la place du plus jeune, et celui qui commande, la place de celui qui sert.

27 Quel est en effet le plus grand : celui qui est à table, ou celui qui sert ?

N'est-ce pas celui qui est à table ? Eh bien moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert.

28 Vous, vous avez tenu bon avec moi dans mes épreuves.

29 Et moi, je dispose pour vous du Royaume, comme mon Père en a disposé pour moi.

30 Ainsi vous mangerez et boirez à ma table dans mon Royaume, et vous siégerez sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.

31 Simon, Simon, Satan vous a réclamés pour vous passer au crible comme le froment.

32 Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne sombre pas.

Toi donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères. »

33 Pierre lui dit : « Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort. »

34 Jésus reprit : « Je te le déclare, Pierre : le coq ne chantera pas aujourd'hui avant que, par trois fois, tu aies affirmé que tu ne me connais pas. »

35 Puis il leur dit : « Quand je vous ai envoyés sans argent, ni sac, ni sandales, avez-vous manqué de quelque chose ? »

36 Ils lui répondirent : « Mais non. »

Jésus leur dit : « Eh bien maintenant, celui qui a de l'argent, qu'il en prenne, de même celui qui a un sac ; et celui qui n'a pas d'épée, qu'il vende son manteau pour en acheter une.

37 Car, je vous le déclare : il faut que s'accomplisse en moi ce texte de l'Écriture :

Il a été compté avec les pécheurs. De fait, ce qui me concerne va se réaliser. »

38 Ils lui dirent : « Seigneur, voici deux épées. » Il leur répondit : « Cela suffit. »

Au mont des Oliviers

39 Jésus sortit pour se rendre, comme d'habitude, au mont des Oliviers, et ses disciples le suivirent.

40 Arrivé là, il leur dit : « Priez, pour ne pas entrer en tentation. »

41 Puis il s'écarta à la distance d'un jet de pierre environ. Se mettant à genoux, il pria :

42 « Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ; cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne. »

43 Alors, du ciel, lui apparut un ange qui le réconfortait.

44 Dans l'angoisse, Jésus pria avec plus d'insistance ; et sa sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient jusqu'à terre.

45 Après cette prière, Jésus se leva et rejoignit ses disciples qu'il trouva endormis à force de tristesse.

46 Il leur dit : « Pourquoi dormez-vous ?

Levez-vous et priez, pour ne pas entrer en tentation. »

Le baiser de Judas

47 Il parlait encore quand parut une foule de gens. Le nommé Judas, l'un des Douze, marchait à leur tête. Il s'approcha de Jésus pour l'embrasser.

48 Jésus lui dit : « Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ? »

Voyant ce qui allait se passer, ceux qui entouraient Jésus lui dirent :

« Seigneur, faut-il frapper avec l'épée ? »

50 L'un d'eux frappa le serviteur du grand prêtre et lui trancha l'oreille droite.

51 Jésus répondit : « Laissez donc faire ! » Et, touchant l'oreille de l'homme, il le guérit.

52 Jésus dit alors à ceux qui étaient venus l'arrêter, chefs des prêtres, officiers de la garde du Temple et anciens : « Suis-je donc un bandit, pour que vous soyez venus avec des épées et des bâtons ?

53 Chaque jour, j'étais avec vous dans le Temple, et vous ne m'avez pas arrêté.

Mais c'est maintenant votre heure, c'est la domination des ténèbres. »

54 Ils se saisirent de Jésus pour l'emmener et ils le firent entrer dans la maison du grand prêtre.

Les larmes de Pierre

Pierre suivait de loin.

55 Ils avaient allumé un feu au milieu de la cour et ils s'étaient tous assis là.

Pierre était parmi eux.

56 Une servante le vit assis près du feu ; elle le dévisagea et dit :

« Celui-là aussi était avec lui. »

57 Mais il nia : « Femme, je ne le connais pas. »

58 Peu après, un autre dit en le voyant : « Toi aussi, tu en fais partie. »

Pierre répondit : « Non, je n'en suis pas. »

59 Environ une heure plus tard, un autre insistait :

« C'est sûr : celui-là était avec lui, et d'ailleurs il est galiléen. »

60 Pierre répondit : « Je ne vois pas ce que tu veux dire. »

Et à l'instant même, comme il parlait encore, un coq chanta.

61 Le Seigneur, se retournant, posa son regard sur Pierre ; et Pierre se rappela la parole que le Seigneur lui avait dite : « Avant que le coq chante aujourd'hui, tu m'auras renié trois fois. »

62 Il sortit et pleura amèrement.

Devant le Grand Conseil

63 Les hommes qui gardaient Jésus se moquaient de lui et le maltrahaient.

64 Ils lui avaient voilé le visage, et ils l'interrogeaient :

« Fais le prophète ! Qui est-ce qui t'a frappé ?

65 Et ils lançaient contre lui beaucoup d'autres insultes.

66 Lorsqu'il fit jour, les anciens du peuple, chefs des prêtres et scribes, se réunirent, et ils l'emmenèrent devant leur Grand Conseil.

67 Ils lui dirent : « Si tu es le Messie, dis-le-nous. »

Il leur répondit : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas ;

68 et si j'interroge, vous ne répondrez pas.

69 Mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite du Dieu Puissant. »

70 Tous lui dirent alors : « Tu es donc le Fils de Dieu ? »

Il leur répondit : « C'est vous qui dites que je le suis. »

71 Ils dirent alors : « Pourquoi nous faut-il encore un témoignage ?

Nous-mêmes nous l'avons entendu de sa bouche. »

Devant Pilate

23, 1 Ils se levèrent tous ensemble et l'emmenèrent chez Pilate.

2 Ils se mirent alors à l'accuser : « Nous avons trouvé cet homme en train de semer le désordre dans notre nation : il empêche de payer l'impôt à l'empereur, et se dit le Roi Messie. »

3 Pilate l'interrogea : « Es-tu le roi des Juifs ? »

Jésus répondit : « C'est toi qui le dis. »

4 Pilate s'adressa aux chefs des prêtres et à la foule :

« Je ne trouve chez cet homme aucun motif de condamnation. »

5 Mais ils insistaient :

« Il soulève le peuple en enseignant dans tout le pays des Juifs, à partir de la Galilée jusqu'ici. »

6 À ces mots, Pilate demanda si l'homme était galiléen.

7 Apprenant qu'il relevait de l'autorité d'Hérode, il le renvoya à ce dernier, qui se trouvait lui aussi à Jérusalem en ces jours-là.

Devant Hérode

8 À la vue de Jésus, Hérode éprouva une grande joie : depuis longtemps il désirait le voir à cause de ce qu'il entendait dire de lui, et il espérait lui voir faire un miracle.

9 Il lui posa beaucoup de questions, mais Jésus ne lui répondit rien.

10 Les chefs des prêtres et les scribes étaient là, et l'accusaient avec violence.

11 Hérode, ainsi que ses gardes, le traita avec mépris et se moqua de lui :

il le revêtit d'un manteau de couleur éclatante et le renvoya à Pilate.

12 Ce jour-là, Hérode et Pilate devinrent des amis, alors qu'auparavant ils étaient ennemis.

Devant la foule

13 Alors Pilate convoqua les chefs des prêtres, les dirigeants et le peuple.

14 Il leur dit : « Vous m'avez amené cet homme en l'accusant de mettre le désordre dans le peuple.

Or, j'ai moi-même instruit l'affaire devant vous, et, parmi les faits dont vous l'accusez, je n'ai trouvé chez cet homme aucun motif de condamnation.

15 D'ailleurs, Hérode non plus, puisqu'il nous l'a renvoyé.

En somme, cet homme n'a rien fait qui mérite la mort.

16 Je vais donc le faire châtier et le relâcher.

18 Ils se mirent à crier tous ensemble : « Mort à cet homme ! Relâche-nous Barabbas. »

19 Ce dernier avait été emprisonné pour un meurtre et pour une émeute survenue dans la ville.

20 Pilate, dans son désir de relâcher Jésus, leur adressa de nouveau la parole.

21 Mais ils criaient : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! »

22 Pour la troisième fois, il leur dit : « Quel mal a donc fait cet homme ?

Je n'ai trouvé en lui aucun motif de condamnation à mort.

Je vais donc le faire châtier, puis le relâcher. »

23 Mais eux insistaient à grands cris, réclamant qu'il soit crucifié ; et leurs cris s'amplifiaient.

24 Alors Pilate décida de satisfaire leur demande.

25 Il relâcha le prisonnier condamné pour émeute et pour meurtre, celui qu'ils réclamaient, et il livra Jésus à leur bon plaisir.

Sur le chemin du Calvaire

26 Pendant qu'ils l'emmenaient, ils prirent un certain Simon de Cyrène, qui revenait des champs, et ils le chargèrent de la croix pour qu'il la porte derrière Jésus.

27 Le peuple, en grande foule, le suivait, Ainsi que des femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur Jésus.

28 Il se retourna et leur dit : « Femmes de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants !

29 Voici venir des jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles, celles qui n'ont pas enfanté, celles qui n'ont pas allaité !

30 Alors on dira aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Cachez-nous.

31 Car si l'on traite ainsi l'arbre vert, que deviendra l'arbre sec ?»

Le pardon pour les bourreaux

32 On emmenait encore avec Jésus deux autres, des malfaiteurs, pour les exécuter.

33 Lorsqu'on fut arrivé au lieu dit « le Crâne » ou Calvaire, on mit Jésus en croix, avec les deux malfaiteurs, l'un à droite et l'autre à gauche.

34 Jésus disait : «Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Ils partagèrent ses vêtements et les tirèrent au sort.

35 Le peuple restait là à regarder.

Les chefs ricanèrent en disant : «Il en a sauvé d'autres : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie de Dieu, l'Élu !»

36 Les soldats aussi se moquaient de lui. S'approchant pour lui donner de la boisson vinaigrée,

37 ils lui disaient: «Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même !»

38 Une inscription était placée au-dessus de sa tête : «Celui-ci est le roi des Juifs. »

L'accueil pour un malfaiteur

39 L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'injurait : «N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même, et nous avec ! »

40 Mais l'autre lui fit de vifs reproches : «Tu n'as donc aucune crainte de Dieu! Tu es pourtant un condamné, toi aussi!

41 Et puis, pour nous, c'est juste: après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal. »

42 Et il disait : «Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras inaugurer ton Règne. »

Jésus lui répondit : «Amen, je te le déclare, aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »

La Mort de Jésus

44 Il était déjà presque midi ;

l'obscurité se fit dans tout le pays jusqu'à trois heures car le soleil s'était caché.

45 Le rideau du Temple se déchira par le milieu.

46 Alors Jésus poussa un grand cri : « Père, entre tes mains je remets mon esprit. »

Et après avoir dit cela, il expira.

47 À la vue de ce qui s'était passé, le centurion rendait gloire à Dieu :

«Sûrement, cet homme, c'était un juste.»

48 Et tous les gens qui s'étaient rassemblés pour ce spectacle, voyant ce qui était arrivé, s'en retournaient en se frappant la poitrine.

49 Tous ses amis se tenaient à distance, ainsi que les femmes qui le suivaient depuis la Galilée, et qui regardaient.

Le tombeau neuf

50 Alors arriva un membre du conseil, nommé Joseph ; c'était un homme bon et juste.

51 Il n'avait donné son accord ni à leur délibération ni à leurs actes.

Il était d'Arimathie, ville de Judée, et il attendait le royaume de Dieu.

52 Il alla trouver Pilate et demanda le corps de Jésus.

53 Puis il le descendit de la croix, l'enveloppa dans un linceul et le mit dans un sépulcre taillé dans le roc, où personne encore n'avait été déposé.

54 C'était le vendredi, et déjà brillaient les lumières du sabbat.

55 Les femmes qui accompagnaient Jésus depuis la Galilée suivirent Joseph.

Elles regardèrent le tombeau pour voir comment le corps avait été placé.

56 Puis elles s'en retournèrent et préparèrent aromates et parfums.

Et, durant le sabbat, elles observèrent le repos prescrit.





**14 AVRIL – DIMANCHE DES RAMEAUX
ET DE LA PASSION - C**

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 22, 14 . 23, 56

Chaque année, pour le dimanche des Rameaux, nous lisons le récit de la Passion dans l'un des trois évangiles synoptiques. Cette année nous lisons la Passion dans l'évangile de Luc. Chacun des évangélistes a ses accents propres : on sait bien que plusieurs témoins d'un même événement racontent les faits chacun à leur manière. Eh bien, les évangélistes rapportent l'événement de la Passion du Christ de quatre manières différentes : ils ne retiennent pas les mêmes épisodes ni les mêmes phrases, par exemple. Essayons donc de pointer ce que le récit de Luc a de particulier.

Ce qui frappe en le lisant d'un peu plus près, c'est la parenté entre son récit de la Passion et le chant du Serviteur que nous entendons juste avant lui, c'est-à-dire le troisième chant du Serviteur au chapitre 50 du Livre d'Isaïe. Pour Luc, il s'agit de montrer que Jésus accomplit bien les Écritures ; il est le Serviteur fidèle annoncé par Isaïe. Inversement, devant le scandale de la croix du Christ, les chants du Serviteur d'Isaïe sont apparus comme une clé de compréhension de l'incompréhensible.

Voici donc les parallèles que l'on peut établir entre le chant du Serviteur d'Isaïe 50, 4-7 et la Passion selon saint Luc (dans des épisodes qui sont propres à Luc).

- Le texte d'Isaïe dit : « Le Seigneur Dieu vient à mon secours » (Is 50, 7). Or Luc est le seul des évangélistes à avoir noté qu'un ange avait réconforté Jésus à Gethsémani : « Il sortit et se rendit comme d'habitude au mont des Oliviers et ses disciples le suivirent. Arrivé sur place, il leur dit : “Priez pour ne pas entrer au pouvoir de la tentation”. Et lui s'éloigna d'eux à peu près à la distance d'un jet de pierre ; s'étant mis à genoux, il pria en disant : “Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe... Pourtant que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui se réalise” ! » (Lc 22, 39-42). « Alors, du ciel, lui apparut un ange qui le réconfortait » (Lc 22, 43).

- Le texte d'Isaïe dit : « Pour que je sache à mon tour réconforter celui qui n'en peut plus » (Is 50, 4). Luc, seul, note le regard de Jésus sur Pierre après le reniement. « Pierre lui dit : Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort. Jésus reprit : Je te le déclare, Pierre, le coq ne chantera pas aujourd'hui avant que, par trois fois, tu aies affirmé que tu ne me connais pas » (22,33). « Une servante, le voyant assis à la lumière du feu, le fixa du regard et dit : ‘Celui-là aussi était avec lui’. Mais il nia : “Femme, dit-il, je ne le connais pas”. Peu après, un autre dit en le voyant : “Toi aussi, tu es des leurs”. Pierre répondit : je n'en suis pas. Environ une heure plus tard, un autre insistait : “C'est sûr, disait-il, celui-là était avec lui ; et puis, il est galiléen”. Pierre répondit : “Je ne sais pas ce que tu veux dire.” Et aussitôt, comme il parlait encore, un coq chanta » (Lc 22, 56-60). « Le Seigneur se retournant posa son regard sur Pierre » (Lc 22, 61).

- Autre parallèle toujours avec la même phrase d'Isaïe : « Pour que je sache à mon tour réconforter celui qui n'en peut plus » (Is 50, 4), l'épisode du bon larron : « L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'injurait : “N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même et nous avec !” Mais l'autre lui fit de vifs reproches : “Tu n'as donc aucune crainte de Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal.” Et il disait : “Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras inaugurer ton Règne”. » (Lc 23,39-42). « Jésus lui répondit : “Amen, je te le déclare, aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis” » (Lc 23,43).

- Le texte d'Isaïe dit : « Et moi je ne me suis pas révolté, je ne me suis pas dérobé » (Is 50, 5). Luc, et lui seul, note le pardon de Jésus à ses bourreaux. « Arrivé au lieu dit “le Crâne”, ils l'y crucifièrent ainsi que les deux malfaiteurs, l'un à droite et l'autre à gauche. » (Lc 23, 33). « Jésus disait : “Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font” » (Lc 23, 34).

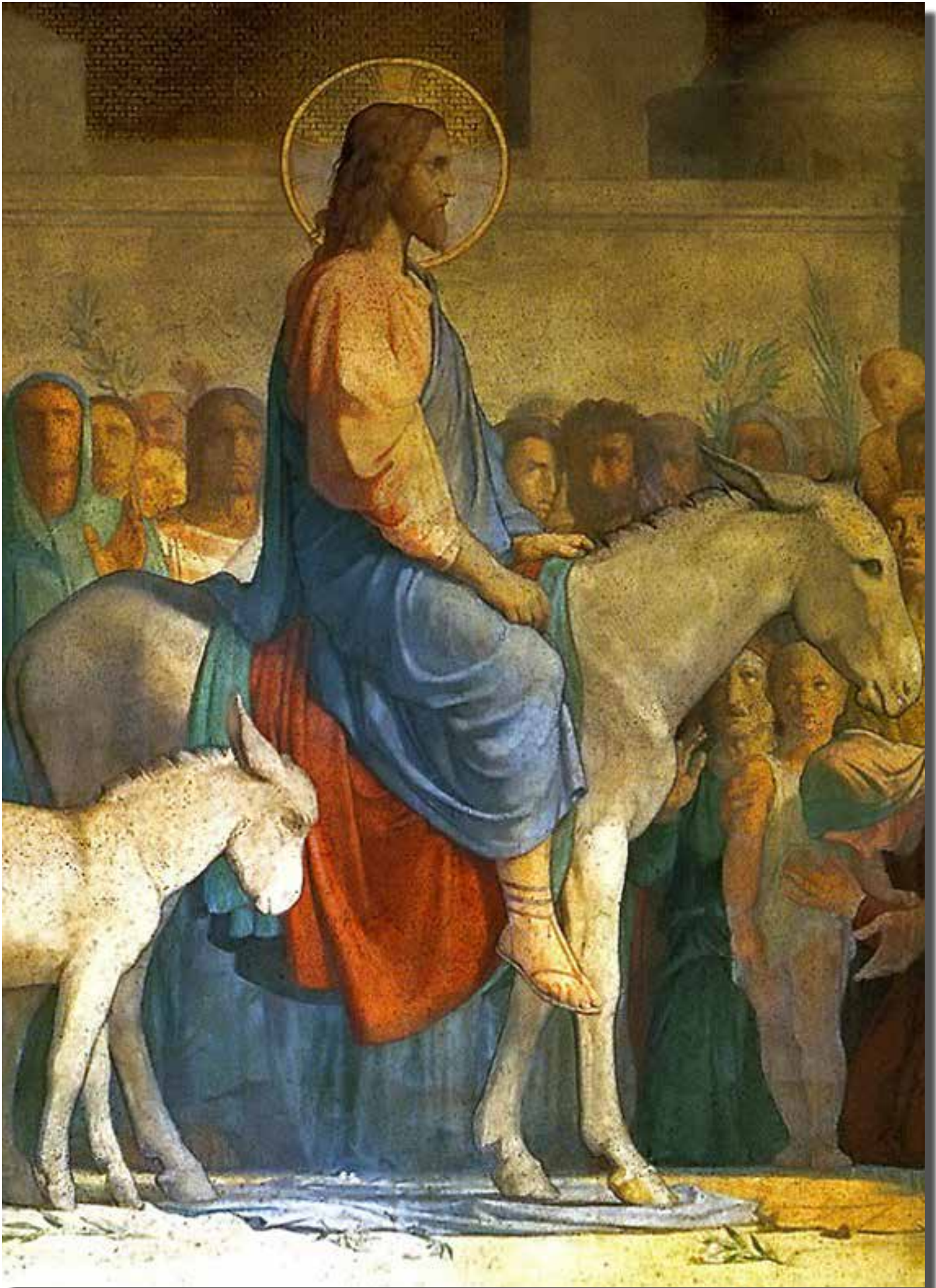
- Le texte d'Isaïe dit : « Le Seigneur Dieu m'a donné le langage d'un homme qui se laisse instruire » (sous-entendu, dans l'amour, puisque Dieu est Amour) (Is 50, 4) ; « Je sais que je ne serai pas confondu » (Is 50,7). « C'était déjà presque midi et il y eut des ténèbres sur toute la terre jusqu'à trois heures, le soleil ayant disparu. Alors le voile du sanctuaire se déchira par le milieu ; Jésus poussa un grand cri ; il dit : “Mon Père, entre tes mains, je remets mon esprit.” Et sur ces mots, il expira » (Lc 23, 44-46).

On peut également deviner des parallèles entre le récit de la Passion chez Luc et le quatrième chant du Serviteur (Is 52,13 - 53,12).

- Le texte d'Isaïe dit : « Avec les pécheurs il s'est laissé recenser » (Is 53,12). Après le dernier repas, au moment de partir vers le mont des Oliviers, Jésus dit : « Il faut que s'accomplisse en moi ce texte de l'Écriture : on l'a compté parmi les criminels » (Lc 22, 37). Le même Luc, dans les Actes des Apôtres, utilise plusieurs fois le titre de Serviteur et cite même textuellement (Ac 8) le quatrième chant du Serviteur (Ac 3, 13-14. 26 ; 4, 27. 30 ; 8, 32-33). Cela montre bien le rôle très important des chants du Serviteur dans la méditation des premières communautés chrétiennes sur le mystère de la souffrance et de la mort de Jésus.

- Le texte d'Isaïe dit : « Il n'a pas commis de violence et il n'y eut pas de fraude dans sa bouche » (Is 53, 9). Luc note la triple affirmation de son innocence par Pilate (Lc 23, 13-32).

Luc nous suggère donc toute une série de parallèles entre le Christ et le Serviteur d'Isaïe ; c'est sa manière d'ouvrir nos cœurs à l'intelligence des Écritures, comme il le dira un peu plus tard dans le récit des disciples d'Emmaüs.





18 AVRIL 2019
JEUDI SAINT - C



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 13, 1-15

« *SEVRIR COMME LE MAÎTRE* »

1 Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout.

2 Au cours du repas, alors que le démon a déjà inspiré à Judas Iscariote, fils de Simon, l'intention de le livrer,

3 Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne à Dieu,

4 se lève de table, quitte son vêtement et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ;

5 puis il verse de l'eau dans un bassin, il se met à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture.

6 Il arrive ainsi devant Simon-Pierre. Et Pierre lui dit : « Toi, Seigneur, tu veux me laver les pieds ! »

7 Jésus lui déclara : « Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras. »

8 Pierre lui dit : « Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! »

Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. »

9 Simon-Pierre lui dit : « Alors, Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! »

10 Jésus lui dit : « Quand on vient de prendre un bain, on n'a pas besoin de se laver : on est pur tout entier. Vous-mêmes, vous êtes purs, mais non pas tous. »

11 Il savait bien qui allait le livrer ; et c'est pourquoi il disait : « Vous n'êtes pas tous purs. »

12 Après leur avoir lavé les pieds, il reprit son vêtement et se remit à table.

Il leur dit alors : « Comprenez-vous ce que je viens de faire ?

13 Vous m'appelez "Maître" et "Seigneur", et vous avez raison, car vraiment je le suis.

14 Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres.

15 C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous.





18 AVRIL 2019
JEUDI SAINT - C

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 13, 1-15

En assumant tous les traits de notre humanité, le Maître de l'univers a revêtu la condition de serviteur, et il l'a fait d'une manière très caractéristique de l'action de Dieu dans l'Incarnation, lorsqu'il se leva de table. Celui qui pourvoit à la subsistance de tous les titres sous le ciel était assis à table parmi ses apôtres, le Maître parmi les esclaves, la source de la sagesse parmi les ignorants, le Verbe parmi des hommes sans instruction, l'auteur de la sagesse parmi des illettrés. Celui qui donne à tous leur nourriture, prenait sa nourriture à la même table que ses disciples, et celui qui procure la subsistance à l'univers, recevait lui-même sa subsistance.

Il ne se contenta pas de faire à ses serviteurs l'immense faveur de se mettre à table avec eux. Pierre, Matthieu et Philippe, hommes de cette terre, étaient à table avec lui, tandis que Michel, Gabriel et toute l'armée des anges se tenaient à ses côtés. Comme c'est admirable ! Les anges se tenaient près de lui avec crainte, les disciples étaient à table avec lui dans la plus grande familiarité.

Et cette merveille ne suffit pas, mais, dit l'évangile, « Il se leva de table. » Celui qui est drapé du manteau de la lumière ôte le manteau dont il était revêtu ; celui qui ceint le ciel de nuées se noue un linge à la ceinture ; celui qui fait couler l'eau des lacs et des fleuves verse de l'eau dans un bassin. Lui, devant qui « tout s'agenouille aux cieux, sur terre et dans l'abîme », lava, à genoux, les pieds de ses disciples. Le Seigneur de l'univers lava les pieds de ses disciples. Il n'offensa pas sa dignité, mais montra son immense amour pour les hommes.

Pourtant, quelque immense que fût cet amour, Pierre n'oublia pas qu'il s'agissait du Seigneur de majesté. Ainsi, l'homme que son ardeur portait toujours à croire fut également prompt à reconnaître l'exacte vérité. Les autres disciples, non par indifférence mais par crainte, laissèrent le Seigneur leur laver les pieds sans rien trouver à redire. Mais le respect empêcha Pierre de le laisser faire, et il dit : « Toi, Seigneur, tu veux me laver les pieds ! Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! » Pierre parla avec beaucoup de rudesse. Il jugeait bien, mais, ignorant la façon dont Dieu agit, c'est par esprit de foi qu'il refusa ; puis il obéit de bon cœur. Vraiment, le fidèle chrétien doit se comporter ainsi ; il ne doit pas s'obstiner dans ses décisions, mais céder à la volonté de Dieu.

Car, si Pierre exprima son opinion d'une manière tout humanisée, il s'est repenti par amour de Dieu. Quand le Sauveur constata la résistance tenace de son âme, résistance plus forte que n'importe quelle enclume, il lui dit : « En vérité, je te le dis : Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. » Considère attentivement comme l'affaire était grave, et comment le Sauveur brisa la résistance de Pierre. Se montrant plus rude que lui, il le rabroua d'un ton cassant : il exclut Pierre de sa compagnie pour faire triompher la volonté de Dieu sur l'obstination humaine.

Dès lors, Pierre, l'homme bon et admirable, prompt à exprimer son opinion, fut également prompt à se repentir. Ayant perçu la pureté des paroles qui lui étaient adressées, il se montra absolu dans son repentir et dit : « Pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête. » Purifie-moi tout entier, lave-moi complètement, afin que je puisse dire aussi avec David : « Lave-moi, je serai blanc plus que neige. »







19 AVRIL - VENDREDI SAINT - C

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 18, 1-19, 42

« La Passion selon saint Jean »

L. = le lecteur, + = Jésus, D. = les disciples, F. = la foule, A. = les autres personnages.

**1. Jésus est arrêté**

L. Après le repas, Jésus sortit avec ses disciples et traversa le torrent du Cédron ; il y avait là un jardin, dans lequel il entra avec ses disciples. Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, lui aussi, car Jésus y avait souvent réuni ses disciples. Judas prit donc avec lui un détachement de soldats, et des gardes envoyés par les chefs des prêtres et les Pharisiens. Ils avaient des lanternes, des torches et des armes. Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit :

+ « Qui cherchez-vous ? »

L. Ils lui répondirent

F. « Jésus le Nazaréen. »

L. Il leur dit : + « C'est moi. »

L. Judas, qui le livrait, était au milieu d'eux. Quand Jésus leur répondit : « C'est moi », ils reculèrent, et ils tombèrent par terre. Il leur demanda de nouveau :

+ « Qui cherchez-vous ? »

L. Ils dirent :

F. « Jésus le Nazaréen.

L. Jésus répondit :

+ « Je vous l'ai dit : c'est moi. Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir. »

L. (Ainsi s'accomplissait la parole qu'il avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. ») Alors Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira du fourreau ; il frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Le nom de ce serviteur était Malus. Jésus dit à Pierre :

+ « Remets ton épée au fourreau. Est-ce que je vais refuser la coupe que le Père m'a donnée à boire ? »

L. Alors les soldats, le commandant et les gardes juifs se saisissent de Jésus et l'enchaînent. Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand prêtre de cette année-là. (C'est Caïphe qui avait donné aux Juifs cet avis : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. »)

**2. Jésus est renié par Pierre**

L. Simon-Pierre et un autre disciple suivaient Jésus. Comme ce disciple était connu du grand prêtre, il entra avec Jésus dans la cour de la maison du grand prêtre, mais Pierre était resté dehors, près de la porte. Alors l'autre disciple - celui qui était connu du grand prêtre - sortit, dit un mot à la jeune servante qui gardait la porte et fit entrer Pierre. La servante dit alors à Pierre :

A. « N'es-tu pas, toi aussi, un des disciples de cet homme-là ? »

L. Il répondit :

D. « Non, je n'en suis pas ! »

L. Les serviteurs et les gardes étaient là ; comme il faisait froid, ils avaient allumé un feu pour se réchauffer. Pierre était avec eux, et se chauffait lui aussi.

**3. Jésus est interrogé par le grand prêtre**

L. Or, le grand prêtre questionnait Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit :

+ « J'ai parlé au monde ouvertement. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le Temple, là où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai

jamais parlé en cachette. Pourquoi me questionnes-tu ? Ce que j'ai dit, demande-le à ceux qui sont venus m'entendre. Eux savent ce que j'ai dit. »

L. À cette réponse, un des gardes, qui était à côté de Jésus, lui donna une gifle en disant :

A. « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ! »

L. Jésus lui répliqua :

+ « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

L. Anne l'envoya, toujours enchaîné, au grand prêtre Caïphe.



4. Jésus est renié par Pierre pour la seconde fois

L. Simon-Pierre était donc en train de se chauffer ; on lui dit :

A. « N'es-tu pas un de ses disciples, toi aussi ? »

L. Il répondit :

D. « Non, je n'en suis pas ! »

L. Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé

l'oreille, insista :

A. « Est-ce que je ne t'ai pas vu moi-même dans le jardin avec lui ? »

L. Encore une fois, Pierre nia. À l'instant le coq chanta.



5. Jésus est emmené chez Pilate

L. Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au palais du gouverneur. C'était le matin. Les Juifs n'entrèrent pas eux-mêmes dans le palais, car ils voulaient éviter une souillure qui les aurait empêchés de manger l'agneau pascal. Pilate vint au-dehors pour leur parler :

A. « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? »

L. Ils lui répondirent :

P. « S'il ne s'agissait pas d'un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. »

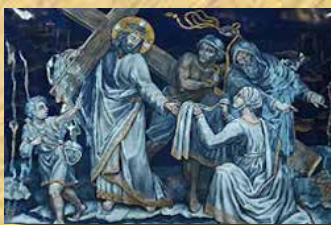
L. Pilate leur dit :

A. « Reprenez-le, et vous le jugerez vous-mêmes suivant votre loi. »

L. Les Juifs lui dirent :

F. « Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort. »

L. Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite pour signifier de quel genre de mort il allait mourir.



6. Jésus est interrogé par Pilate

L. Alors Pilate rentra dans son palais, appela Jésus et lui dit :

A. « Es-tu le roi des Juifs ? »

L. Jésus lui demanda :

+ « Dis-tu cela de toi-même, ou bien parce que d'autres te l'ont dit ? »

L. Pilate répondit :

A. « Est-ce que je suis juif, moi ? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu donc fait ? »

L. Jésus déclara :

+ « Ma royauté ne vient pas de ce monde ; si ma royauté venait de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Non, ma royauté ne vient pas d'ici. »

L. Pilate lui dit :

A. « Alors tu es roi ? »

L. Jésus répondit :

+ « C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. »

L. Pilate lui dit :

A. « Qu'est-ce que la vérité ? »



7. Jésus flagellé et couronné d'épines

L. Après cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit :

A. « Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. Mais c'est la coutume chez vous que je relâche quelqu'un pour la Pâque : voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? »

L. Mais ils se mirent à crier :

L. « Pas lui ! Barabbas ! »

L. (Ce Barabbas était un bandit.)

Alors Pilate ordonna d'emmener Jésus pour le flageller. Les soldats tressèrent une couronne avec des épines, et la lui mirent sur la tête ; puis ils le revêtirent d'un manteau de pourpre. Ils s'avançaient vers lui et ils disaient :

F. « Honneur à toi, roi des Juifs ! »

L. Et ils le giflaient.

8. Jésus est interrogé par Pilate pour la deuxième fois



L. Pilate sortit de nouveau pour dire aux Juifs :

A. « Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. »

L. Alors Jésus sortit, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit :

A. « Voici l'homme. »

L. Quand ils le virent, les chefs des prêtres et les gardes se mirent à crier :

F. « Crucifie-le ! Crucifie-le ! »

L. Pilate leur dit :

A. « Reprenez-le, et crucifiez-le vous-mêmes ; moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. »

L. Les Juifs lui répondirent :

F. « Nous avons une Loi, et suivant la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est prétendu Fils de Dieu. »

L. Quand Pilate entendit ces paroles, il redoubla de crainte. Il rentra dans son palais, et dit à Jésus :

A. « D'où es-tu ? »

L. Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors :

A. « Tu refuses de me parler, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et le pouvoir de te crucifier ? »

L. Jésus répondit :

+ « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; ainsi, celui qui m'a livré à toi est chargé d'un péché plus grave. »

L. Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher ; mais les Juifs se mirent à crier :

F. « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de l'empereur. Quiconque se fait roi s'oppose à l'empereur. »

L. En entendant ces paroles, Pilate amena Jésus au-dehors ; il le fit asseoir sur une estrade à l'endroit qu'on appelle le Dallage (en hébreu : Gabbatha). C'était un vendredi, la veille de la Pâque, vers midi. Pilate dit aux Juifs :

A. « Voici votre roi ».

L. Alors ils crièrent :

F. « À mort ! À mort ! Crucifie-le ! »

L. Pilate leur dit :

A. « Vais-je crucifier votre roi ? »

L. Les chefs des prêtres répondirent :

F. « Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. »

L. Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié, et ils se saisirent de lui.



9. Jésus est crucifié

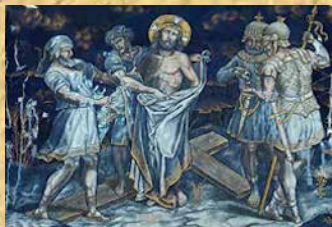
L. Jésus, portant lui-même sa croix, sortit en direction du lieu, dit en hébreu : Golgotha (nom qui se traduit « Calvaire » c'est-à-dire Crâne). Là, ils le crucifièrent, et avec lui deux autres, un de chaque côté, et Jésus au milieu. Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix, avec cette

inscription : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. » Comme on avait crucifié Jésus dans un endroit proche de la ville, beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, qui était libellé en hébreu, en latin et en grec. Alors les prêtres des Juifs dirent à Pilate :

F. « Il ne fallait pas écrire : «Roi des Juifs» ; il fallait écrire : Cet homme a dit : «Je suis le roi des Juifs». »

I. Pilate répondit :

A. « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »

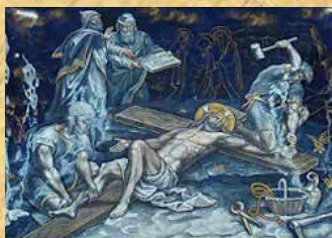


10. Les vêtements de Jésus sont tirés au sort

L. Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits ; ils en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique ; c'était une tunique sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas. Alors ils se dirent entre eux :

A. « Ne la déchirons pas, tirons au sort celui qui l'aura. »

L. Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture : « Ils se sont partagé mes habits ; ils ont tiré au sort mon vêtement. » C'est bien ce que firent les soldats.



11. La mère de Jésus était là

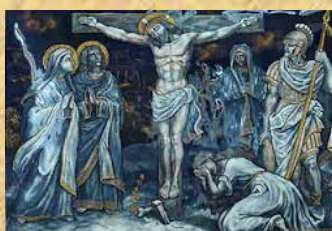
L. Or, près de la croix de Jésus se tenait sa mère, avec la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère :

+ « Femme, voici ton fils. »

L. Puis il dit au disciple :

+ « Voici ta mère. »

L. Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui.



12. Jésus meurt sur la croix

L. Après cela, sachant que désormais toutes choses étaient accomplies, et pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit :

+ « J'ai soif. »

L. Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit :

+ « Tout est accompli. »

L. Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit.



13. Le cœur de Jésus est percé d'un coup de lance

L. Comme c'était le vendredi, il ne fallait pas laisser des corps en croix durant le sabbat (d'autant plus que ce sabbat était le grand jour de la Pâque). Aussi les Juifs demandèrent à Pilate qu'on enlève les corps après leur avoir brisé les jambes. Des soldats allèrent donc briser les jambes du premier puis du deuxième des condamnés que l'on avait crucifiés avec Jésus. Quand ils arrivèrent à celui-ci, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté ; et aussitôt,

il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend témoignage, afin que vous croyiez, vous aussi. (Son témoignage est véridique et le Seigneur sait qu'il dit vrai.) Tout cela est arrivé afin que cette parole de l'Écriture s'accomplisse : « Aucun de ses os ne sera brisé. » Et un autre passage dit encore : « Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé. »



14. Jésus est mis au tombeau

L. Après cela, Joseph d'Arimathe, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Joseph vint donc enlever le corps de Jésus. Nicodème (celui qui la première fois était venu trouver Jésus pendant la nuit) vint lui aussi ; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres. Ils prirent le corps de Jésus, et ils l'enveloppèrent d'un linceul, en employant les

aromates selon la manière juive d'ensevelir les morts. Près du lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore mis personne. Comme le sabbat des Juifs allait commencer, et que ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.



**20 AVRIL
LA VEILLÉE PASCALE - C**



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 24, 1-12

POURQUOI CHERCHER LE VIVANT PARMİ LES MORTS ?

01 Le premier jour de la semaine, à la pointe de l'aurore, les femmes se rendirent au tombeau, portant les aromates qu'elles avaient préparés.

02 Elles trouvèrent la pierre roulée sur le côté du tombeau.

03 Elles entrèrent, mais ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus.

04 Alors qu'elles étaient désemparées, voici que deux hommes se tinrent devant elles en habit éblouissant.

05 Saisies de crainte, elles gardaient leur visage incliné vers le sol. Ils leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ?

06 Il n'est pas ici, il est ressuscité. Rappelez-vous ce qu'il vous a dit quand il était encore en Galilée :

07 "Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et que, le troisième jour, il ressuscite." »

08 Alors elles se rappelèrent les paroles qu'il avait dites.

09 Revenues du tombeau, elles rapportèrent tout cela aux Onze et à tous les autres.

10 C'étaient Marie Madeleine, Jeanne et Marie mère de Jacques ; les autres femmes qui les accompagnaient disaient la même chose aux Apôtres.

11 Mais ces propos leur semblèrent délirants, et ils ne les croyaient pas.

12 Alors Pierre se leva et courut au tombeau ; mais en se penchant, il vit les linges, et eux seuls. Il s'en retourna chez lui, tout étonné de ce qui était arrivé.



**20 AVRIL
LA VEILLÉE PASCALE - C**

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 24, 1-12

Enfin, nous n'en savons pas beaucoup plus sur la résurrection du Christ que sur le passage de la mer Rouge! Le fait est là, incontestable, dans les deux cas, puisqu'il a nourri la foi de millions d'hommes, mais les textes qui le rapportent, dans les deux cas, également, ne concordent même pas entre eux. Les diverses traditions, pour la sortie d'Égypte, les quatre évangiles, pour la résurrection du Christ, sont parfois contradictoires. Il est d'autant plus intéressant, du coup, de noter leurs ressemblances.

À commencer par le contexte : les trois évangiles synoptiques terminaient le récit de la Passion en notant que les femmes avaient été témoins de l'ensevelissement de Jésus. Et ce sont elles, d'après les mêmes récits, qui peuvent témoigner que le tombeau est vide. Les trois évangélistes notent également que cela se passe le « premier jour de la semaine », une fois le sabbat terminé.

Le sabbat, à cette époque-là comme aujourd'hui, commençait le vendredi soir au coucher du soleil pour se terminer le samedi soir. Matthieu semble situer la visite des femmes au tombeau le soir même du samedi, Marc et Luc au petit matin du dimanche. Leur insistance commune sur l'expression « le premier jour de la semaine » dit combien ce jour était vénéré dans les premières communautés chrétiennes. Le dimanche chrétien est né là : il est le premier jour des temps nouveaux, le premier jour de la Création nouvelle.

Le tombeau est ouvert, la pierre est roulée, symbole de la victoire définitive de Dieu sur la mort. La prophétie d'Ezéchiel est accomplie bien au-delà de ce que le prophète lui-même avait pu envisager : « Ainsi parle le Seigneur Dieu : "Je vais ouvrir vos tombeaux, je vous ferai remonter de vos tombeaux, ô mon peuple !" » (Ez 37, 12). Peut-être Matthieu a-t-il particulièrement ce texte en tête, lui qui, seul des trois, tient à manifester que c'est Dieu qui agit ici : « Et voilà qu'il y eut un grand tremblement de terre ; l'ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre et s'assit dessus. Il avait l'aspect de l'éclair et son vêtement était blanc comme la neige » (Mt 28, 2). (Il avait été le seul, également, à noter le tremblement de terre au moment de la mort du Christ).

Les trois récits s'accordent à nouveau pour l'affirmation centrale : « Il est ressuscité. » Pour la suite, Matthieu et Marc se ressemblent très fort. Chez Marc, le « jeune homme vêtu de blanc » dit : « vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié ? Il est ressuscité : il n'est pas ici. Voici l'endroit où on l'avait déposé. Et maintenant, allez dire à ses disciples et à Pierre : "Il vous précède en Galilée. Là vous le verrez, comme il vous l'a dit". » Et le message de l'ange, chez Matthieu, est pratiquement identique.

Curieusement, ce sont ces deux mêmes évangélistes (Marc et Matthieu) qui ont retenu la prédiction de Jésus, le dernier soir, après l'institution de l'eucharistie : « Cette nuit même, vous allez tous tomber à cause de moi. Il est écrit en effet : "Je frapperai le berger et les brebis du troupeau seront dispersées." (Za 13, 7). Mais, une fois ressuscité, je vous précéderai en Galilée » (Mt 26, 31-32 ; Mc 14, 27-28).

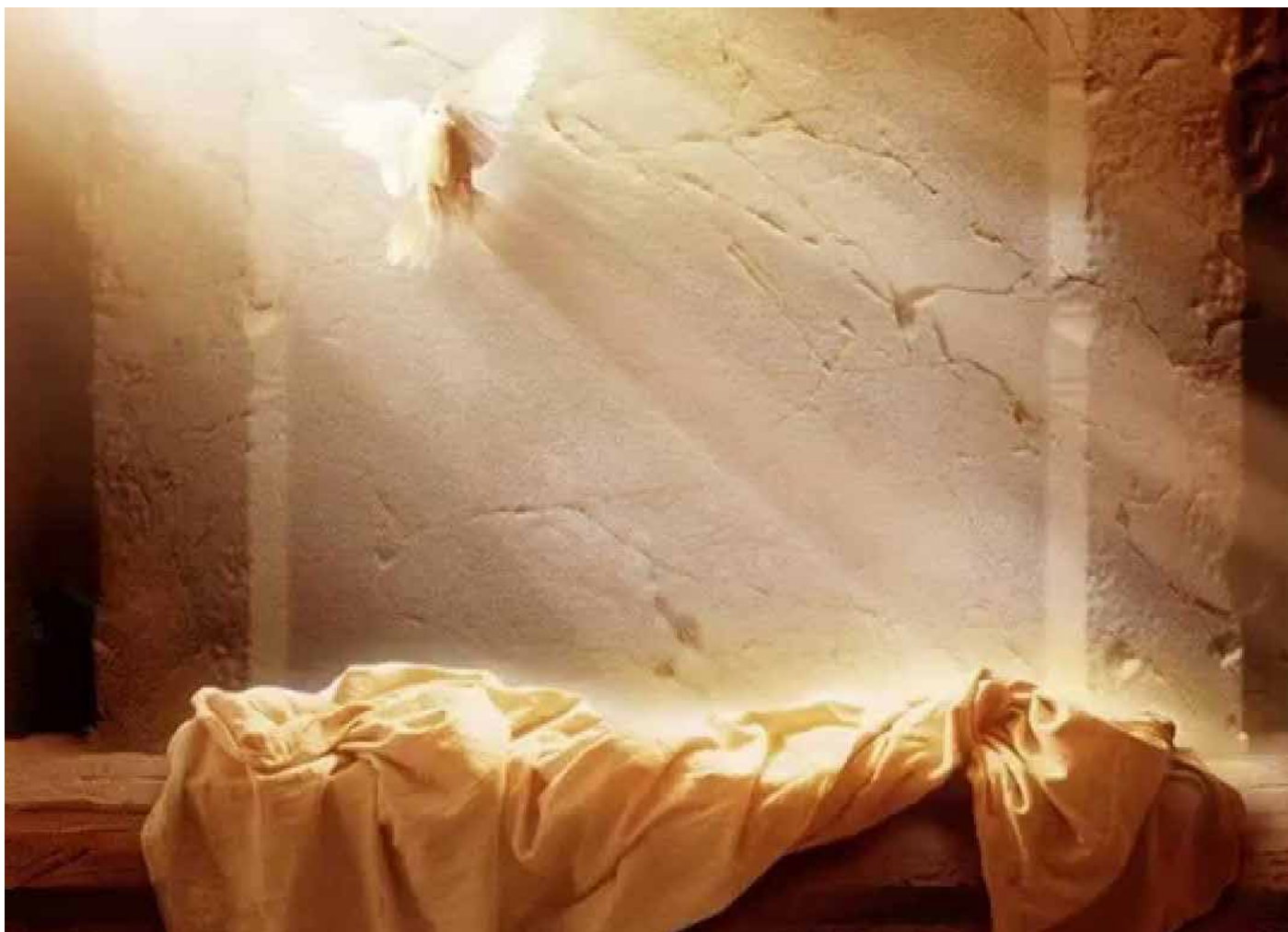
Luc est bien différent. Il a préféré retenir une autre annonce de Jésus : « Rappelez-vous ce qu'il vous a dit quand il était encore en Galilée : "Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et que, le troisième jour, il ressuscite". » Et il tient à faire résonner à l'oreille de sa communauté cette question provocante : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? »

Dans les trois évangiles, cette découverte du tombeau vide est également un envoi en mission. Marc et Matthieu rapportent l'ordre donné aux femmes dans des termes à peu près analogues (cf. supra). Luc ne dit pas l'ordre mais rapporte que les femmes se sont précipitées pour annoncer la nouvelle : « Revenues du tombeau, elles rapportèrent tout cela aux Onze et à tous les autres. » On sait qu'elles n'eurent pas grand succès : Luc est le plus clair sur ce point. Il dit bien l'incrédulité des apôtres devant ce qu'ils ont considéré comme des racontars de femmes : « Ces propos leur semblèrent délirants, et ils ne les croyaient pas. » Les deux autres évangiles synoptiques notent (dans les versets qui suivent nos péripécies de la nuit pascale) que l'incrédulité a prévalu pendant un certain temps. Il est intéressant de noter que ce n'est donc pas sur l'expérience du tombeau vide que repose la foi des disciples, mais que Jésus leur a quand même confié la mission d'annoncer au monde la Bonne Nouvelle de Pâques.



21 AVRIL

DIMANCHE DE LA RÉSURRECTION - C



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 20,1-9

« *IL FALLAIT QUE JÉSUS RESSUSCITE* »

01 Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine se rend au tombeau de grand matin ; c'était encore les ténèbres. Elle s'aperçoit que la pierre a été enlevée du tombeau.

02 Elle court donc trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : « On a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a déposé. »

03 Pierre partit donc avec l'autre disciple pour se rendre au tombeau.

04 Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau.

05 En se penchant, il s'aperçoit que les linges sont posés à plat ; cependant il n'entre pas.

06 Simon-Pierre, qui le suivait, arrive à son tour. Il entre dans le tombeau ; il aperçoit les linges, posés à plat,

07 ainsi que le suaire qui avait entouré la tête de Jésus, non pas posé avec les linges, mais roulé à part à sa place.

08 C'est alors qu'entra l'autre disciple, lui qui était arrivé le premier au tombeau. Il vit, et il crut.

09 Jusque-là, en effet, les disciples n'avaient pas compris que, selon l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts.



21 AVRIL

DIMANCHE DE LA RÉSURRECTION - C

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 20,1-9

C'est Marie Madeleine qui a assisté la première à l'aube de l'humanité nouvelle ! Marie Madeleine la pécheresse... elle est l'image de l'humanité tout entière qui découvre son Sauveur. Mais, visiblement, elle n'a pas compris tout de suite ce qui se passait : là aussi, elle est bien l'image de l'humanité !

Jean note qu'il faisait encore sombre : la lumière de la Résurrection a troué la nuit ; on pense évidemment au Prologue du même évangile de Jean : « La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas saisie » au double sens du mot « saisir », qui signifie à la fois « comprendre » et « arrêter » ; les ténèbres n'ont pas compris la lumière, parce que, comme dit Jésus également chez saint Jean, « le monde est incapable d'accueillir l'Esprit de vérité » (Jn 14, 17); ou encore : « La lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré l'obscurité à la lumière » (Jn 3, 19) ; mais, malgré tout, les ténèbres ne pourront pas l'arrêter, au sens de l'empêcher de briller ; c'est toujours saint Jean qui nous rapporte la phrase qui dit la victoire du Christ : « Soyez pleins d'assurance, j'ai vaincu le monde ! » (Jn 16, 33).

Donc, « alors qu'il fait encore sombre, Marie de Magdala voit que la pierre a été enlevée du tombeau ; elle court trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait (on suppose qu'il s'agit de Jean lui-même), et elle leur dit : “On a enlevé le Seigneur de son tombeau et nous ne savons pas où on l'a mis”. » Évidemment, les deux disciples se précipitent ; vous avez remarqué la déférence de Jean à l'égard de Pierre ; Jean court plus vite, il est plus jeune, probablement, mais il laisse Pierre entrer le premier dans le tombeau.

« Pierre entre dans le tombeau, et il regarde le linceul resté là, et le linge qui avait recouvert la tête, non pas posé avec le linceul, mais roulé à part à sa place. » Leur découverte se résume à cela : le tombeau vide et les linges restés sur place ; mais quand Jean entre à son tour, le texte dit : « C'est alors qu'entra l'autre disciple, lui qui était arrivé le premier au tombeau. Il vit et il crut. » Pour saint Jean, ces linges sont des pièces à conviction : ils prouvent la Résurrection ; au moment même de l'exécution du Christ, et encore bien longtemps après, les adversaires des chrétiens ont répandu le bruit que les disciples de Jésus avaient tout simplement subtilisé son corps. Saint Jean répond : « Si on avait pris le corps, on aurait pris les linges aussi ! Et s'il était encore mort, s'il s'agissait d'un cadavre, on n'aurait évidemment pas enlevé les linges qui le recouvraient. »

Ces linges sont la preuve que Jésus est désormais libéré de la mort : ces deux linges qui l'enserraient symbolisaient la passivité de la mort. Devant ces deux linges abandonnés, désormais inutiles, Jean vit et il crut ; il a tout de suite compris. Vous vous souvenez, quand Lazare avait été ramené à la vie par Jésus, quelques jours avant, il était sorti lié ; son corps était encore prisonnier des chaînes du monde : il n'était pas un corps ressuscité ; Jésus, lui, sort délié : pleinement libéré ; son corps ressuscité ne connaît plus d'entrave.

La dernière phrase est un peu étonnante : « Jusque-là, en effet, les disciples n'avaient pas vu que, d'après l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts. »

Jean a déjà noté à plusieurs reprises dans son évangile qu'il a fallu attendre la Résurrection pour que les disciples comprennent le mystère du Christ, ses paroles et son comportement. Au moment de la Purification du Temple, lorsque Jésus avait fait un véritable scandale en chassant les vendeurs d'animaux et les changeurs, l'évangile de Jean dit : « Lorsque Jésus se leva d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait parlé ainsi, et ils crurent à l'Écriture ainsi qu'à la parole qu'il avait dite » (Jn 2, 22). Même chose lors de son entrée triomphale à Jérusalem, Jean note : « Au premier moment, ses disciples ne comprirent pas ce qui arrivait, mais lorsque Jésus eut été glorifié, ils se souvinrent que cela avait écrit à son sujet » (Jn 12, 16).

Mais soyons francs : vous ne trouverez nulle part dans toute l'Écriture une phrase pour dire que le Messie ressuscitera. Au bord du tombeau vide, Pierre et Jean ne viennent donc pas d'avoir une illumination comme si une phrase précise, mais oubliée, de l'Écriture revenait tout d'un coup à leur mémoire ; mais, tout d'un coup, c'est l'ensemble du plan de Dieu qui leur est apparu ; comme dit saint Luc à propos des disciples d'Emmaüs, leurs esprits se sont ouverts à « l'intelligence des Écritures ».

« Il vit et il crut. Jusque-là les disciples n'avaient pas vu. » C'est parce que Jean a cru que l'évidence lui est enfin apparue : jusqu'ici combien de choses de l'Écriture lui étaient demeurées obscures ; mais parce que tout d'un coup il donne sa foi, sans hésiter, alors tout devient clair : il relit l'Écriture autrement et elle lui devient lumineuse ; l'expression « il fallait » dit cette évidence.

À notre tour, nous n'aurons jamais d'autre preuve de la Résurrection du Christ que ce tombeau vide... Dans les jours qui suivent, il y a eu les apparitions du Ressuscité. Mais aucune de ces preuves n'est vraiment contraignante... Notre foi devra toujours se donner sans autre preuve que le témoignage des communautés chrétiennes qui l'ont maintenue jusqu'à nous.

Autre petite remarque sur ce texte : jusqu'à cette expérience du tombeau vide, les disciples ne s'attendaient pas à la Résurrection de Jésus. Ils l'avaient vu mort, tout était donc fini... et, pourtant, ils ont quand même trouvé la force de courir jusqu'au tombeau... À nous désormais de trouver la force de lire dans nos vies et dans la vie du monde tous les signes de la résurrection. L'Esprit nous a été donné pour cela.

Désormais, chaque « premier jour de la semaine », les chrétiens courent avec leurs frères, à la rencontre mystérieuse du Ressuscité.



DIMANCHE 28 AVRIL 2019
2^{ème} DIMANCHE DE PÂQUES - C



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 20, 19-31

MON SEIGNEUR ET MON DIEU !

19 Le soir venu, en ce premier jour de la semaine, alors que les portes du lieu où se trouvaient les disciples étaient verrouillées par crainte des Juifs, Jésus vint, et il était là au milieu d'eux. Il leur dit : « La paix soit avec vous ! »

20 Après cette parole, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur.

21 Jésus leur dit de nouveau : « La paix soit avec vous ! De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. »

22 Ayant ainsi parlé, il souffla sur eux et il leur dit : « Recevez l'Esprit Saint.

23 À qui vous remettrez ses péchés, ils seront remis ; à qui vous maintiendrez ses péchés, ils seront maintenus. »

24 Or, l'un des Douze, Thomas, appelé Didyme (c'est-à-dire Jumeau), n'était pas avec eux quand Jésus était venu.

25 Les autres disciples lui disaient : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur déclara : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je ne croirai pas ! »

26 Huit jours plus tard, les disciples se trouvaient de nouveau dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vient, alors que les portes étaient verrouillées, et il était là au milieu d'eux. Il dit : « La paix soit avec vous ! »

27 Puis il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté : cesse d'être incrédule, sois croyant. »

28 Alors Thomas lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

29 Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu. »

30 Il y a encore beaucoup d'autres signes que Jésus a faits en présence des disciples et qui ne sont pas écrits dans ce livre.

31 Mais ceux-là ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom.



DIMANCHE 28 AVRIL 2019
2ème DIMANCHE DE PÂQUES - C

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 20, 19-31

« C'était après la mort de Jésus, le soir du premier jour de la semaine », c'est-à-dire le dimanche : ce n'est pas seulement une précision matérielle que saint Jean nous donne : c'est plutôt comme un clin d'œil ; quand il écrit son évangile, il y a déjà à peu près cinquante ans que les faits se sont passés... 50 ans que les chrétiens se réunissent chaque dimanche pour fêter la résurrection de Jésus... Le clin d'œil, c'est « voyez-vous pourquoi on se rassemble chaque dimanche ? ».

Pour les Juifs, depuis des siècles, le dimanche était le premier jour de la semaine, un jour de travail comme les autres ; c'est le septième jour, le samedi (le shabbat), qui était jour de fête, de repos, de rassemblement, de prière. C'est un lendemain de shabbat que Jésus est ressuscité, et, plusieurs fois de suite, il s'est montré vivant à ses apôtres après sa résurrection, chaque fois le premier jour de la semaine : si bien que pour les chrétiens, ce jour-là a pris un sens particulier. Ce premier jour de la semaine leur paraît à eux être « le premier jour des temps nouveaux » : comme la semaine de sept jours des Juifs rappelait les sept jours de la Création, cette nouvelle semaine qui a commencé par la Résurrection du Christ a été comprise par les chrétiens comme le début de la nouvelle Création.

« Les disciples avaient verrouillé les portes du lieu où ils étaient car ils avaient peur des Juifs. Jésus vint et il était là au milieu d'eux ». Jean souligne le contraste : les disciples sont enfermés, ils ont peur et, humainement, on les comprend ! Si on a tué le Maître, on peut bien tuer les disciples. Cela ne souligne que mieux la liberté du Christ. Tout est verrouillé, cela n'a pas l'air d'être un problème pour lui ! Il ne connaît pas les verrous, mais surtout, il n'a pas l'air de connaître la peur !

Et, précisément, sa première parole, c'est « La paix soit avec vous »... Cela était le salut juif habituel, mais quand même c'est une drôle de salutation après tout ce qu'on vient de vivre ! La crainte, l'angoisse des derniers mois avant l'arrestation de Jésus, l'horreur de sa Passion et de sa mort, la nuit du jeudi, la journée du vendredi, et ce silence du samedi, une fois Jésus mis au tombeau ... Est-ce qu'on peut être dans la paix... comme si rien n'était arrivé ? Et en même temps, c'est fou, mais c'est bien vrai quand même : Il est bel et bien vivant... et, pour le prouver, il montre ses plaies qui sont les marques de la crucifixion. Au passage, je remarque que les marques sont bien là dans ses mains, ses pieds, son côté : la Résurrection ne gomme donc pas la mort.

Alors, même si cela paraît fou, saint Jean nous dit : « Les disciples furent remplis de joie ! » C'est inouï ce qui leur arrive ! Et, à ce moment-là, saint Jean continue : « Jésus leur dit de nouveau : La paix soit avec vous. » Alors, ils peuvent réellement être dans la Paix, non pas comme si rien n'était arrivé, mais malgré ce qui est arrivé : parce que cette paix du Ressuscité est très au-delà de ce qui peut arriver !

« Ayant ainsi parlé, Jésus répandit sur eux son souffle, et il leur dit : Recevez l'Esprit-saint. Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis. Tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus. » On est frappé du lien entre le don de l'Esprit et la mission de réconciliation : dans la Bible, l'Esprit est toujours donné pour une mission ; et il n'y a pas d'autre mission en définitive que de réconcilier les hommes avec Dieu : tout le reste en découle.

C'est un ordre, un commandement que Jésus donne : « De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie. » Allez annoncer que les péchés sont remis, c'est-à-dire pardonnés. Soyez les ambassadeurs de la réconciliation universelle. Et, si vous n'y allez pas, cette nouvelle de la réconciliation ne sera pas annoncée : le Père a besoin de vous pour cela. « Comme le Père m'a envoyé » : on a ici, de la bouche même de Jésus-Christ, un résumé de toute sa mission ; c'est comme s'il nous disait : Le Père m'a envoyé pour annoncer la réconciliation universelle, pour annoncer que les péchés sont pardonnés. Que Dieu ne tient pas des comptes des péchés des hommes ; annoncer une seule chose : que Dieu est Amour et Pardon... Alors, à votre tour, je vous envoie pour la même mission. Le seul péché, celui qui est la racine de tous les autres, c'est de ne pas croire à l'amour de Dieu : vous donc, je vous envoie, allez annoncer à tous les hommes l'amour de Dieu.

Reste la phrase : « Tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus » : être maintenu dans son péché, c'est ignorer l'amour de Dieu. Il dépend de vous, dit Jésus, que vos frères connaissent l'amour de Dieu et en vivent... Le projet de Dieu ne sera définitivement accompli que quand vous, à votre tour, aurez accompli votre mission... « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. »

QUAND TU ÉTAIS SOUS LE FIGUIER...



Dieu fera de toi sa plus grande joie

Soph 3,17

Qui est cette personne assise, dans l'Évangile, sous un figuier? C'est vous, c'est moi, c'est chacune, chacun d'entre nous rêvant de vivre enfin notre vie en plénitude.

Mais à quelle existence Dieu appelle-t-il Nathanaël? En quoi l'accomplira-t-il en suivant Jésus? Qu'est-ce qu'une vocation?

Nos vies sociale, intellectuelle, amoureuse, ne sont jamais que la recherche et la poursuite de la vie véritable. Jusqu'à la lumineuse évidence que la vie que nous désirons et la vie que Dieu veut pour nous ne sont qu'une.

Explorant comme jamais le fil anodin de la quotidienneté anonyme, Adrien Candiard en délivre ici le miroitement secret au regard de l'éternité.

Une grande leçon, sans leçon, de spiritualité simple et haute. Un texte pour se jeter sur la voie.

Propos recueillis par Adrien Candiard.

Dominicain vivant au couvent du Caire, Adrien Candiard est l'auteur notamment de

«En finir avec la tolérance», «Veilleur, où en est la nuit?»,

«Comprendre l'islam, ou plutôt: pourquoi on n'y comprend rien».

Qu'est-ce qu'un « véritable fils d'Israël » ? A priori, rien de très compliqué là-dedans : c'est un vrai juif, un juif authentique, un observateur de la Loi comme Dieu les aime. Faut-il aller chercher plus loin ? Je le crois. Car c'est à ma connaissance le seul passage de l'évangile de Jean où il est question de « fils d'Israël ». Quand il parle des juifs, d'ordinaire, il dit « juif ». Et puis il y a cette affaire de ruse. La ruse, dans la Bible, évoque irrésistiblement un personnage de l'Ancien Testament : Jacob. Ce petit-fils d'Abraham n'est pas le plus célèbre des patriarches, ni probablement le plus saint, mais c'est incontestablement le plus rusé. Par la ruse, il échange avec son frère aîné Ésaü ses privilèges d'aîné contre un pauvre plat de lentilles; par la ruse, il ravit à leur père la bénédiction destinée à son frère ; par la ruse, il fait fortune et déjoue les tentatives d'escroquerie de son beau-père, qui veut s'attaquer à plus malin que lui. Or ce Jacob, comme beaucoup de personnages bibliques, a deux noms. Il s'appelle Jacob, bien sûr, mais au cours d'un épisode un peu mystérieux, Dieu va lui en donner un nouveau, que porteront collectivement tous ses descendants : « Israël. »

Jésus énonce donc une observation paradoxale : il dit de Nathanaël qu'il est un véritable fils de Jacob, en qui il n'est pas de ruse. Un fils de Jacob devrait être rusé. Mais un véritable, apparemment pas...

Cela vous semble peut-être excessif d'aller convoquer Jacob comme cela. Ce serait peut-être farfelu si le texte ne s'achevait pas par une référence, bien connue celle-là, et absolument hors de doute, à un autre épisode de la vie du patriarche, la fameuse échelle de Jacob aperçue en songe. Dès lors, il me semble légitime de considérer que la référence à Jacob joue un rôle essentiel dans notre récit de vocation. Et qu'il faut aller faire un petit détour par sa vie si l'on veut comprendre ce qu'est un « véritable fils d'Israël ».

Mais par où commencer ? Ce Jacob est un personnage particulièrement riche, dont la longévité couvre la moitié du livre de la Genèse : il naît au chapitre 25, et on l'enterre au chapitre 50, qui est aussi le dernier. Entre-temps, il ne joue pas toujours les premiers rôles, mais ce mal-aimé de notre histoire sainte, moins présentable que son grand-père Abraham et que son père Isaac, est présent partout. Par quel bout l'attraper ? Le plus simple est sans doute de nous laisser guider par Jésus, qui n'a pas appelé Nathanaël « fils de Jacob », mais « fils d'Israël ». Commençons donc par cet épisode où Dieu donne à Jacob ce nom nouveau.

Cette même nuit, il se leva, prit ses deux femmes, ses deux servantes, ses onze enfants et passa le gué du Yabboq. Il les prit et leur fit passer le torrent, et il fit passer aussi tout ce qu'il possédait. Et Jacob resta seul.

Et quelqu'un lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore.

Voyant qu'il ne le maîtrisait pas, il le frappa à l'emboîture de la hanche, et la hanche de Jacob se démit pendant qu'il luttait avec lui. Il dit : « Lâche-moi, car l'aurore est levée », mais Jacob répondit : « Je ne te lâcherai pas, que tu ne m'aies béni. » Il lui demanda : « Quel est ton nom ? » - « Jacob », répondit-il. Il reprit : « On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et contre les hommes et tu l'as emporté. » Jacob fit cette demande : « Révèle-moi ton nom, je te prie », mais il répondit : « Et pourquoi me demandes-tu mon nom ? » et, là même, il le bénit.

Jacob donna à cet endroit le nom de Penuel, « cal; dit-il, j'ai vu Dieu face à face et j'ai eu la vie sauve ». Au lever du soleil, il avait passé Penuel et il boitait de la hanche [Genèse 32, 23-32].

Je confesse qu'avant même de découvrir combien Jacob était présent au pied du figuier de Nathanaël, j'aimais rapprocher ce figuier du gué du Yabboq. Deux textes passablement mystérieux, et qui, peut-être pour cette raison, fascinent. Pourtant, dans les deux cas, pas de symbolisme compliqué. Ce sont des pages toutes simples en apparence, mais qui peuvent laisser perplexe de longues années. Qu'avons-nous ici ? Deux personnages, une brève lutte, quelques mots échangés : rien de bien malin. Mais les questions que soulève cette page sont infinies. Qui est vraiment ce lutteur nocturne ? Est-ce Dieu ? Mais comment peut-on se battre avec Dieu ? Qui est vainqueur ? Qui est gentil, qui est méchant ? Pourquoi l'adversaire blesse-t-il Jacob, d'une blessure inguérissable, avant de le bénir ?

Je rejoins la tradition la plus commune de l'Église, qui voit dans cet épisode mystérieux une image de la prière. Ce qui nous dit bien, du reste, que la prière est quelque chose de mystérieux, puisqu'on a besoin, pour en parler, de récits imagés un peu opaques. Mais cela nous dit surtout - et c'est le plus important - que la prière est un combat. Je crois que nous souffrons, dans l'Église, de ne pas le répéter assez. Il y a tant de propos gazeux et assez culpabilisateurs sur la prière. On dit par exemple volontiers que la prière est la respiration du croyant, et que sans cela il meurt. Mais dans le même temps, on n'apprend pas à prier. On peut aller au catéchisme, à l'aumônerie de son lycée, en aumônerie étudiante, puis fréquenter sa paroisse tous les dimanches sans jamais avoir eu le moindre indice sur la manière de s'y prendre. Moi-même, on ne m'a jamais rien expliqué avant mon entrée au noviciat, où j'ai été initié à la vieille méthode dominicaine, précise et infaillible : « Tu te mets à genoux pendant une demi-heure, et tu vois ce qui se passe. » Alors entendre dire que c'est la respiration même du croyant, c'est assez culpabilisant, et même franchement asphyxiant... Il y a de quoi se demander si on est vraiment croyant !

Récemment, après avoir dans la même semaine rencontré trois croyants très différents qui me confiaient leur difficulté à prier, j'ai prêché sur cette difficulté à la paroisse dont j'ai la charge, celle de la communauté francophone du Caire.

À la sortie de la messe, j'ai moissonné les confidences :

« C'est pour moi que tu as prêché, c'est moi que tu as décrit. » Je crois qu'une confession d'adulte sur deux, au moins, comporte l'aveu, un peu gêné, comme on mentionne une maladie honteuse : « Je ne suis pas très bon pour la prière... » Ce à quoi je réponds d'ordinaire que, si quelqu'un me disait qu'il est très bon en prière, je serais davantage inquiet. Mais dans ce contexte, je crois que l'urgence n'est pas d'avoir de belles paroles sur la prière, des propos un peu nébuleux que les chrétiens écouteront comme on regarde voler les avions, mais de dire la vérité, cette vérité que les moines connaissent sans doute mieux que les autres : la prière est un combat, et un combat difficile. Il est réconfortant de savoir que tout le monde peine dans ce combat. Il y a peut-être des petits Mozarts surdoués, mais même quand on interroge des professionnels, on voit que tout le monde est à la peine. C'est ce que nous dit par exemple une autre histoire des premiers moines d'Égypte, ces fameux « Pères du désert », sur lesquels des anecdotes — sous le nom savant d'« apophtegmes » — circulent depuis des siècles dans le monde monastique.

Les frères interrogèrent abba Agathon : « Quelle est, parmi les bonnes œuvres, la vertu qui comporte le plus d'effort ? » Il leur dit : « Pardonnez-moi, je crois qu'il n'y a pas d'effort comparable à celui de prier Dieu. Chaque fois, en effet, que l'homme désire prier, les ennemis veulent l'en arracher. Car ils savent qu'ils n'entraveront sa marche qu'en le détournant de la prière. Pour toute autre œuvre bonne qu'un homme entreprend en y persévérant, il acquiert de la facilité. Mais pour la prière, jusqu'au dernier soupir, il a besoin de lutter. »

La difficulté de ce combat ne signifie pas qu'il faille renoncer à lutter, au contraire. Cela nous dit qu'il doit nous mobiliser pleinement. Il ne s'agit pas d'un pieux loisir, auquel on pourrait s'adonner plus ou moins distraitemment, comme on fait du tricot. Le premier enjeu, peut-être le seul enjeu, c'est d'être là, d'être vraiment là, de ne pas envoyer quelqu'un d'autre prier à notre place : quand je dis quelqu'un d'autre, je pense aux petits saints de vitraux sulpiciens que nous aimerions être. Cette version de moi qui n'a jamais de haine ni de colère dans le cœur, qui n'est jamais jaloux de personne, qui accepte joyeusement tous les événements comme l'expression de la volonté de Dieu. Il ne s'ennuie pas à la messe et ne rêve jamais d'aller gambader au loin. Il est parfait, ce petit saint que j'envoie si souvent prier à ma place. Il n'a pas de défaut, ou plutôt il n'a qu'un défaut : ce n'est pas moi. Si la prière est un combat, je ne le gagnerai pas en envoyant un petit saint de plâtre combattre à ma place. C'est à moi de m'y coller, avec tout ce que

j'ai d'imparfait, de gênant, de honteux, de cassé, tout ce qui n'est décidément pas présentable, mes désirs et mes colères - surtout si cette colère est dirigée contre Dieu. Bien des gens se plaignent qu'il ne se passe rien dans leur prière. C'est très souvent parce qu'ils ne sont pas là, parce qu'ils n'osent pas être là, comme si leur vraie présence risquait d'indisposer Dieu. Comment pourrait-il se passer quelque chose, alors que ce qui se passe dans la prière n'est pas - en tout cas pas d'abord, pas essentiellement - l'éclosion d'émotions spirituelles qui nous chatouillent joyeusement le cœur, mais la lente transformation, sous le regard aimant de Dieu, de toute cette matière compliquée qui nous constitue ? Cacher à Dieu dans la prière ce qui nous préoccupe vraiment, ce que nous avons en nous, ce n'est pas seulement faire semblant de croire que Dieu peut ignorer quelque chose de nous, mais c'est comme si on demandait à un chirurgien de nous opérer, mais sur des photos seulement, sans toucher notre corps. Et des photos nous montrant en parfaite santé, naturellement.

Dit comme cela, tout le monde est bien d'accord. Mais l'enjeu est, pour nous tous, et moi le premier, d'oser le faire. Le premier combat de la prière n'est pas contre Dieu, mais contre nous-mêmes, contre notre fâcheuse tendance à jouer à cache-cache, parce que nous avons peur de ne pas être aimés si nous sommes nous-mêmes. Comme si Dieu nous aimait sur un malentendu ! Au contraire, Dieu nous connaît, et c'est pour cela qu'il nous aime : parce que nous sommes aimables. Et il le sait mieux que personne : il nous connaît, comme on dit, comme s'il nous avait faits...

Mais une fois présents, nous devons encore lutter. Ce n'est pas toujours simple. Il y a les distractions involontaires, bien sûr, et il y a aussi les distractions volontaires. Suis-je le seul à préférer trop souvent, parce que c'est plus reposant, avoir de belles pensées sur Dieu plutôt que d'être avec Dieu ? Suis-je le seul à prier autour du pot ? Si nous ne luttons pas, si nous baissons les bras parce que c'est décidément trop compliqué, alors la vie chrétienne perd progressivement toute sa saveur. Cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas y vivre des épreuves, un sentiment d'absence de Dieu particulièrement douloureux. Mais c'est au contraire quand l'absence de Dieu ne nous fait plus souffrir qu'il y a un problème.

Il faut lutter, lutter contre l'ennui, le découragement. Mais il y a aussi une très bonne nouvelle. Les chrétiens qui regrettent de ne pas savoir prier, qui abandonnent mais qui reprennent, qui ne perdent pas ce désir de Dieu mais le voient se creuser en eux, douloureusement, ceux-là prient. Ils prient comme ils respirent, c'est-à-dire sans y penser. Ils savent que la prière est un combat, mais ils ne se rendent pas compte qu'ils sont en plein dedans. Dieu est si grand qu'il faut bien lui faire un peu de place, qu'il faut bien creuser notre désir de Lui. Ces efforts qu'on fait pour se ruer sur la porte fermée pour essayer de l'ouvrir sont de la prière, de l'authentique

prière. On n'arrive pas tout de suite, en général, sauf grâce particulière, à la prière dont on rêve, aérienne et joyeuse ; il faut d'abord se heurter plusieurs fois à cette porte qu'on essaie de forcer et qui refuse de s'ouvrir.

Il faut en effet se l'être prise en pleine figure, et peut-être y avoir perdu quelques dents, sur cette porte, pour finir par comprendre pourquoi on n'arrive pas à la forcer. C'est parce qu'elle s'ouvre dans l'autre sens, vers l'intérieur. Alors vous voyez le problème : si ce Dieu que nous cherchons à atteindre pousse de son côté, lui aussi, parce qu'il veut venir vers moi, alors la porte se bloque. Nous sommes semblables là-dessus, nous voulons nous saisir l'un l'autre, mais la seule solution, c'est que j'accepte que ce soit lui qui ouvre la porte, lui qui me saisisse. Que j'arrête de m'occuper de moi, de me demander si je suis un bon chrétien, si je fais bien ce qu'il faut, pour commencer à m'occuper de lui, à le laisser venir à sa manière, comme il l'entend, parce que c'est la bonne manière, parce que c'est le seul chemin. Et parce que c'est tout simple, même si ce n'est pas plus facile.

Ce que je raconte là avec cette histoire de porte n'est, au fond, qu'une réécriture du passage du Yabboq par notre vieux Jacob et de son combat paradoxal, où les deux forces s'opposent et pourtant, secrètement, sont complices. Jacob souhaite la victoire de Dieu, comme Dieu souhaite la victoire de Jacob. Dieu combat pour être vaincu, parce qu'il a déjà tout donné d'avance, et il attend que nous nous en saisissions ; Jacob combat pour que soit vaincue sa suffisance. C'est précisément parce qu'il n'arrive pas à vaincre Dieu qu'il retire tout le bénéfice de la victoire, qu'il se rend capable d'accueillir Dieu — au prix d'une blessure à la hanche, car il faut bien que Dieu passe quelque part, et qu'il lui faut

toujours une fêlure ou une blessure en nous pour entrer.

Boiteux, mais avec Dieu, Jacob peut enfin recevoir son véritable nom, celui qui lui vient de la face de Dieu, de la présence de Dieu acceptée dans le combat. Être un véritable fils d'Israël, c'est passer le Yabboq avec lui. C'est ne pas reculer devant ce combat difficile de la prière où, même quand le combat est aride, même quand il est désespérant d'ennui, nous avons déjà gagné, car en combattant, nous sommes avec Dieu. Car la prière n'est pas autre chose que le désir de la présence de Dieu.

Depuis trois ans que je suis prêtre, je regrette tous les jours que la plus belle prière du missel doive être dite par le prêtre à voix basse, après avoir rompu le corps du Christ pendant l'Agneau de Dieu. J'avoue que je ne me résous pas toujours à la murmurer, pas seulement parce qu'elle est belle, mais encore parce qu'elle dit à mon sens le cœur de ce que doit être la prière, ce désir de la présence de Dieu. Il me semble qu'elle pourrait servir à tous, cette prière qui s'achève par ces mots :

Fais que je demeure fidèle à tes commandements et que jamais je ne sois séparé de toi.

à suivre...

*Tiré de « Quand tu étais sous le figuier »
Propos intempestifs sur la vie chrétienne –*

Adrien Candiard,

Le Caire, le 24 août 2016,

*en la fête de saint Barthélemy, cet apôtre méconnu que la
tradition de l'Église identifie depuis longtemps au Nathanaël
de l'évangile...*



L'ÉCOUTE DU CORPS DANS L'ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL



L'auteur fait état de la manière dont il s'appuie pour l'accompagnement spirituel sur des pratiques développées dans le domaine de la psychothérapie. Le corps se voit ici accorder une place essentielle comme caisse de résonance des expériences et des émotions que celles-ci suscitent.

J'ai connu cette bénédiction qui consiste à accompagner des hommes et des femmes à travers les Exercices spirituels de saint Ignace, sous la forme complète des trente jours (*20e annotation*) et je me suis émerveillé devant ce que Dieu accomplit chez des personnes généreuses, ouvertes et dotées d'une foi mûre. Pendant ces jours de prière intense et de réflexion, elles partagent leur expérience de Dieu, qui apporte guérison et transformation. De même, dans l'accompagnement spirituel dans la vie, ai-je été le témoin, chez des personnes accompagnées, de la croissance remarquable de leur relation à Dieu. Leur imagination leur permet de rencontrer Dieu, leurs sens (*intérieurs et extérieurs*) sont affinés, elles comprennent la signification du mouvement des esprits et sont emplies d'un amour qui s'abandonne. Mon intervention en tant qu'accompagnateur semble minimale, puisque c'est Dieu qui fait tout le travail.

Cependant, tous les exercitants ou toutes les personnes que j'ai accompagnées dans la vie n'étaient pas des « pros ». Il y a ceux qui luttent avec le silence et ceux qui peinent à faire jouer leur imagination ou à nommer leurs sentiments. Alors qu'ils entrent pleins de bonne volonté dans l'exercice de la prière, leur capacité à recevoir ou à travailler avec l'abondance des grâces de Dieu semble moins développée. Dieu continue à travailler, je n'en doute pas, mais je suis alors conscient de mon désir d'outrepasser mon rôle d'accompagnateur.

Pour être honnête, je dois reconnaître qu'avec l'une ou l'autre personne accompagnée, je me suis interrogé sur ce qui était en train de se passer pendant nos rencontres. Je comprends que ma présence aimante et attentive est fondamentale dans leur relation à Dieu et dans leur croissance spirituelle, mais je lutte afin de me contenter de cela. Je suggère des exercices spécifiques aux personnes en question et, soit elles les oublient, soit les exercices ne semblent pas produire d'effet particulier. Les mois se succèdent et je ne vois pas de changement dans leur relation à Dieu. Introduire à l'art du discernement des esprits semblerait bien prématuré. Ces personnes semblent se satisfaire de leur vie de prière et elles expriment leur reconnaissance devant le fait que je les accompagne dans leur foi, mais je sens qu'il y a tout un potentiel encore inexploité. Je m'assieds avec elles le temps d'une heure et me

surprends à m'interroger sur le but de ce dialogue et sur son fruit. Je me suis même demandé si j'étais véritablement un accompagnateur spirituel lors de ces rencontres.

Deux découvertes récentes ont cependant renouvelé mon attention envers ces personnes et ma motivation au cours des rencontres les plus difficiles. La première fut de voir un lien entre l'accompagnement et l'examen de conscience de saint Ignace (*la « prière d'alliance »*) et la seconde s'est faite en découvrant la pratique psychothérapeutique d'Elfie Hinterkopf. Ce sont ces deux perspectives sur la direction spirituelle que je souhaite explorer ici.

Elfie Hinterkopf est une psychologue clinicienne qui a fondé sa pratique sur une méthode dite de focalisation sur l'expérience. Pour ses sessions, elle a développé un attirail de questions pour aider ses patients à repérer et à rejeter ce qui est source de stress et de dépression dans leur existence et à accueillir ce qui leur apporte énergie et vie. Elle amène ses clients à prêter attention à leurs sensations corporelles et à être ouverts aux messages que leur inconscient leur fournit par le biais d'images et d'analogies. Quand un client est capable de demeurer avec ce qui est initialement ressenti au niveau des sens (*« felt sense »*) et peut en dire quelque chose de plus, une nouvelle compréhension de lui-même ou de la situation peut émerger.

Cet aperçu apporte en général un déplacement ressenti (*« felt shift »*), un changement dans les sensations corporelles du client qui confère une nouvelle perspective sur la question à résoudre, et lui redonne de l'énergie pour la résoudre. Dans un chapitre sur les orientations religieuses ou spirituelles du patient, Hinterkopf applique les mêmes questions à la relation de la personne à Dieu, par exemple, en demandant comment elle ressent cette relation désormais dans son corps, en lien avec le problème du moment. Je reviendrai à la pratique d'Hinterkopf en abordant la prière d'alliance plus en détail.

La prière d'alliance

Dans les Exercices spirituels, Ignace établit deux types de prières d'alliance : l'examen particulier et quotidien (Ex. sp., 24-31) et l'examen général (Ex. sp., 32-43).

En 1972, le jésuite George Aschenbrenner a publié un article phare sur la prière d'alliance qui dévoilait son potentiel comme exercice de discernement, montrant comment Dieu nous « parle » à travers la myriade des relations que chacun d'entre nous entretient en famille, avec ses amis, ses collègues, sa communauté politique et la société mondiale. Il présentait la prière d'alliance comme une façon de guider la façon dont chaque personne collabore par ses actions et ses attitudes à l'œuvre créatrice de Dieu ou y résiste. Pour sa part, la Congrégation générale de la Compagnie de Jésus qui s'est tenue en 1974-1975 a également proposé une nouvelle compréhension de l'intérêt de la prière d'alliance qui n'était alors plus perçue comme un moyen de limiter le péché mais comme un moyen de discerner la mission de la Compagnies.

L'article d'Aschenbrenner a apporté un changement radical dans la façon dont ceux qui prient à la manière ignatienne comprennent et utilisent la prière d'alliance. Je vais en développer quelques points principaux. Aschenbrenner amène la personne qui pratique la prière d'alliance à passer de l'élaboration d'une liste de fautes pour s'engager à « faire mieux », à l'attitude qui consiste à devenir « sensible à nos sens intérieurs, humeurs, et à nos moindres désirs... [parce que] c'est là, dans les profondeurs de notre affectivité, si spontanée, si forte et si sombre parfois, que Dieu nous met en mouvement et travaille au plus intime de nous-mêmes ».

Il veut que ceux qui pratiquent la prière d'alliance se demandent « que s'est-il passé en nous, comment le Seigneur a-t-il œuvré en nous, que nous a-t-il demandé ». Ces questions impliquent une relation vivante à Dieu. La prière d'alliance est un exercice qui repose sur la vie de prière de la personne en relation avec son travail et ses loisirs quotidiens.

Aschenbrenner pointe aussi le fait que, alors que le temps de prière contemplative est un élément indispensable de notre relation à Dieu, l'oraison, sans la prière d'alliance, peut se déconnecter du reste de la journée. « La prière d'alliance met notre expérience quotidienne de la contemplation de Dieu véritablement en prise avec la vie réelle ; c'est un moyen important pour trouver Dieu en toute chose et non pas seulement au moment formel de la prière. » La partie finale de la prière d'alliance, écrit Aschenbrenner, amène celui qui la pratique à avoir

une plus grande espérance quant à l'avenir, une dépendance plus continue ou plus grande à l'égard de Dieu pour nous guider et nous mettre en capacité d'agir, et le désir de se conformer de plus en plus à l'image du Christ.

Plus de quarante ans plus tard, la compréhension et la pratique de la prière d'alliance d'Aschenbrenner sont devenues la norme pour la prière des jésuites et des ignatien. Très récemment, le jésuite Mark Thibodeaux a publié une version de la prière d'alliance qui est devenue « virale », à la suite de sa présentation sous forme d'application. Avant de faire des liens entre la prière d'alliance et l'accompagnement spirituel, je vais me permettre de souligner la structure de la pratique actuelle de l'exercice. De nombreuses déclinaisons de l'exercice ont été proposées sur la façon de faire en cinq points. Je propose quant à moi la formulation suivante :

« Dans la prière, je commence par (A) demander à Dieu de m'aider à me voir tel que je suis réellement, à ses yeux, quand je considère ma journée (ou le temps qui s'est écoulé depuis la dernière fois que j'ai fait la prière d'alliance). Puis (B) je rends grâce à Dieu pour les bonnes choses dont je me souviens (relations, événements, situations, lieux). Puis (C) je commence à prêter plus ample attention aux sentiments et aux attitudes qui émergent des moments significatifs de ma journée, qu'ils soient revigorants ou perturbants. Cette étape mène à la suivante : (D) en repérant la trace des motions du bon esprit et celle du mauvais esprit, je tente de remonter le plus loin possible à l'origine de ces sensations intérieures, en les attribuant pour les unes peut-être à Dieu et pour les autres à ce qui en moi n'est pas encore ordonné ou sauvé. Finalement, (E) je demande à Dieu qu'il me donne la grâce de m'aider à devenir la personne que je désire devenir *(plus détachée du mauvais esprit et plus ouverte au bon esprit)*.

à suivre...

Article publié en intégralité dans *The Way*
(www.theway.org.uk),
en janvier 2018 (n° 57/1),
traduit par Marie-Caroline Bustarret
extrait du *Christus, Vivre l'expérience spirituelle*
aujourd'hui



LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénérés localement. Les chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire. Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leurs souvenirs et raviver leurs vénération par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification. Dans ces quelques pages, nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Église dans le courant du mois. Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Église et « les a fait porter sur les autels ». Le Missel de l'Ordre de Malte indique: « Depuis son origine l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Église. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



FÊTE DE SAINT NUÑO DE SANTA MARIA ALVARES, PEREIRA, RELIGIEUX ET PRIEUR DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM, DE RHODES ET DE MALTE.

MEMORIAL: LE 1^{er} AVRIL



Né le 24 juillet 1360 à Santares, au Portugal, Nuño de Santa Maria Alvares Pereira est mort le dimanche de Pâques 1er avril 1431. Il était un cousin du fondateur de la famille de Bragance (maison royale du Portugal).

Il rejoignit l'Ordre de saint Jean de Jérusalem et de Rhodes à l'âge de 23 ans, et à 25 ans, il devint chef militaire dans les troupes du roi Jean Ier, il vainquit une armée castillane supérieure en nombre, en assurant ainsi l'indépendance du Portugal.

Réputé comme l'un des chevaliers les plus remarquables de son époque dans toute l'Europe, il fut un grand maréchal, un exceptionnel commandant militaire du royaume du Portugal, ainsi que prieur de notre Ordre dans ce même royaume.

Extraordinairement généreux et charitable envers les pauvres, il rentra dans l'ordre des carmélites où il fut remarquable de dévotion à la Vierge Marie et où il

entreprenait avec humilité les tâches les plus ingrates.

Saint Nuño, toi qui as protégé un royaume, mais également servi les plus démunis, Prie pour notre Grand Maître et pour notre Ordre, pour tous nos membres et bienfaiteurs et pour tous ceux que nous nous efforçons de servir.

PRIÈRE

Seigneur, toi qui as appelé saint Nuño à déposer les armes de ce monde et suivre le Christ sous la protection de la très Sainte Vierge Marie, accorde-nous par son intercession la force de défendre la paix et de nous écarter de la violence en nous consacrant à la prière et au service de nos Seigneurs les pauvres et les malades. Nous te le demandons par Jésus-Christ, ton fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit, un seul Dieu pour les siècles des siècles. Amen.

B. NUÑO ALVAREZ PEREIRA PRIEUR DE NOTRE ORDRE



MÉMOIRE OBLIGATOIRE

Nuño Alvarez Pereira, proche du fondateur de la famille de Bragance, naquit à Santarém le 24 juillet 1360. Connétable du royaume du Portugal, il fut d'abord un soldat qui ne connut pas de défaite; puis devint prieur de l'Ordre de saint Jean de Jérusalem. À l'âge de 62 ans, renonçant à tout, il demanda à être admis dans l'Ordre des Carmes; là, comme frère laïque, il brilla d'une piété et d'une confiance admirables en la Vierge Marie. Avec grande humilité, il remplit dans la Maison de Dieu les emplois les plus modestes. Toujours prompt à demander l'aumône de porte en porte, il excella par sa charité et sa générosité envers les pauvres. Il mourut le 1er avril 1431, dimanche de la Résurrection du Seigneur.

ANTIENNE D'OUVERTURE (CF. 2 CO 10, LA. 5B)

Les armes de notre combat
ne sont pas d'origine humaine
mais leur puissance vient de Dieu.
Nous faisons captive notre pensée
pour l'amener à obéir au Christ.

PRIÈRE

Dieu qui appelas le bienheureux Nuño Alvarez
à laisser le métier des armes
pour suivre le Christ sous la protection
de la Vierge Marie:

Accorde-nous par son intercession,
de savoir renoncer à nous-mêmes
pour nous attacher à toi de tout notre cœur.
Par Jésus-Christ.

PREMIÈRE LECTURE

PRENEZ L'ÉQUIPEMENT DE COMBAT QUE DIEU VOUS DONNE.

LECTURE DE LA LETTRE DE SAINT PAUL APÔTRE AUX ÉPHÉSIENS - 6, 10-18B

Frères,

10puisez votre énergie dans le Seigneur
et dans la vigueur de sa force.

11Revêtez l'équipement de Dieu pour le combat,
afin de pouvoir tenir contre les manœuvres du démon.

12Car nous ne luttons pas contre des hommes, mais contre les forces invisibles, les puissances des ténèbres
qui dominent le monde, les esprits du mal qui sont au-dessus de nous.

13Pour cela, prenez l'équipement de Dieu pour le combat;
ainsi, quand viendra le jour du malheur,
vous pourrez tout mettre en œuvre
pour résister et tenir debout.

14Tenez donc,
ayant autour des reins le ceinturon de la vérité,
portant la cuirasse de la justice,

15les pieds chaussés de l'ardeur à annoncer l'Évangile de la paix,

16et ne quittant jamais le bouclier de la foi, qui nous permettra d'arrêter
toutes les flèches enflammées du Mauvais.

17Prenez le casque du salut
et l'épée de l'Esprit, c'est-à-dire la parole de Dieu.

18En toute circonstance,
que l'Esprit vous donne de prier et de supplier.

PSAUME RESPONSORIAL

PS III (112), 1. 2B. 3B-4. 5-6A. 7-8A. 9 (CF. R: 1)

R. Heureux qui craint le Seigneur et marche en ses voies

1Heureux qui craint le Seigneur, qui aime entièrement sa volonté;

2 la race des justes est bénie.

3 À jamais se maintiendra sa justice,

4 Lumière des cœurs droits,
Il s'est levé dans les ténèbres,
homme de justice, de tendresse et de pitié.

5 L'homme de bien a pitié, il partage;
il mène ses affaires avec droiture.

6 Cet homme jamais ne tombera.

7 Il ne craint pas l'annonce d'un malheur:
le cœur ferme, il s'appuie sur le Seigneur.

8 Son cœur est confiant, il ne craint pas.
À pleines mains, il donne au pauvre;
à jamais se maintiendra sa justice,
sa puissance grandira, et sa gloire!

VERSET AVANT L'ÉVANGILE

Temps pascal:

PROCLAMATION DE L'ÉVANGILE

R. Ta parole, Seigneur, est vérité et ta loi délivrance.

V. Heureux les pauvres de cœur, le Royaume des cieux est à eux.

R. Ta parole, Seigneur, est vérité et ta loi délivrance.

ÉVANGILE

CELUI QUI NE RENONCE PAS À TOUS SES BIENS NE PEUT ÊTRE MON DISCIPLE.

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC - 14,25-33

25 De grandes foules faisaient route avec Jésus; il se retourna et leur dit:

26 « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple.

27 Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut pas être mon disciple.

28 Quel est celui d'entre vous qui veut bâtir une tour, et qui ne commence pas par s'asseoir pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi aller jusqu'au bout?

29 Car, s'il pose les fondations et ne peut pas achever, tous ceux qui le verront se moqueront de lui:

30 « Voilà un homme qui commence à bâtir et qui ne peut pas achever! »

31 Et quel est le roi qui part en guerre contre un autre roi, et qui ne commence pas par s'asseoir pour voir s'il peut avec dix mille hommes, affronter l'autre qui vient l'attaquer avec vingt mille?

32 S'il ne le peut pas, il envoie pendant que l'autre est encore loin, une délégation pour demander la paix.

33 De même, celui d'entre vous qui ne renonce pas à tous ses biens ne peut pas être mon disciple.

PRIÈRE SUR LES OFFRANDES

Dieu de grande bonté, en Nuño Alvarez, tu as détruit le vieil homme pour créer un homme nouveau à ton image. Accorde-nous d'être renouvelés comme lui, afin que nous puissions te plaire en t'offrant ce sacrifice de pardon et de paix. Par Jésus.

PRÉFACE

DES SAINTS ET DES SAINTES, VIERGES ET RELIGIEUX

ANTIENNE DE LA COMMUNION (CF. MT 19, 27-29)

« Vraiment, dit le Seigneur, vous qui avez tout quitté pour me suivre, vous recevrez le centuple, et vous aurez en héritage la vie éternelle. »

Prière après la communion

Fortifiés par cette communion, nous te supplions, Seigneur notre Dieu: puissions-nous, à l'exemple du bienheureux Nuño, ne jamais rechercher que toi et vivre dans ce monde en hommes nouveaux. Par Jésus.

Quand le silence *se manifeste*



MICHEL COOL

CONVERSION AU SILENCE

Itinéraire spirituel d'un journaliste

Un journaliste catholique, élevé dans un milieu modeste du Nord, avoue ce qui lui est arrivé dans l'ordre de la foi et de la rencontre illuminative de la présence divine. Ce qui le fait avancer, en toutes ses activités, c'est le rayonnement secret du silence divin dans sa vie. Depuis son expérience spirituelle de Scourmont en Belgique, l'évidence de la présence de Dieu dans sa vie le poursuit avec bonheur et lui donne un recul serein sur tout ce qui lui arrive et qui est tout sauf banal. On n'est plus ici dans la question du sens, mais dans celle de la présence bienveillante et constante de Dieu à l'homme. Un livre pour les actifs, les survoltés, les déboussolés spirituels, qui se fuient ou fuient Celui qui ne cesse de les accompagner et veut les rencontrer en leur intimité.

Michel Cool, né en 1956, est journaliste de presse écrite, radio et télévisée. Il est actuellement rédacteur en chef de l'hebdomadaire « La Vie » et chroniqueur littéraire du « Jour du Seigneur » sur France 2. Il a collaboré pendant plusieurs années à France Culture. Il est l'auteur d'une dizaine de livres, dont « Pour un capitalisme au service de l'homme » (Albin Michel, 2009) et « Messagers du silence » (Albin Michel, 2008).

1981. Saint-Valéry, l'aquarelle

Un an avant ce voyage, le même journal avait eu l'excellente initiative de publier durant l'été une série de reportages présentant les endroits de France préférés par les membres de la rédaction. La bonne idée sous-jacente à ce projet était de faire travailler ensemble un journaliste et un photographe. Idée audacieuse, car elle supposait l'existence d'une bonne entente non seulement entre les caractères, mais aussi entre les manières de travailler de chacun. Or, le rythme d'un photo-reporter diffère de celui d'un rédacteur. Celui du premier dépend de l'état du ciel et de l'environnement qu'il trouve sur place pour «faire» des images. Celui du second est tributaire des interlocuteurs qu'il sollicite pour rendre intéressant et vivant son récit. Cette expérience avait donc le mérite de promouvoir l'esprit d'équipe dans une profession encline à un individualisme et à un égoïsme parfois forcenés. Je fus doublement comblé en la circonstance: ma proposition d'article sur le port de Saint-Valéry, en Baie de Somme, fut retenue et j'eus pour coéquipier un photographe doté d'une riche expérience et d'un humour bienveillant qui rassurèrent le néophyte que j'étais. Grâce à son entregent, nous eûmes le privilège de survoler la Camargue picarde dans un petit avion loué à l'aérodrome d'Abbeville. Pendant une heure, nous pûmes admirer du ciel cette côte sauvage piquetée de bancs de sable et de flaques, où se miraient des nuages peints en mauve et en ocre, par un soleil de fin d'été amorçant sa plongée sous la mer. Mon photographe était aux anges et son appareil crépita de bon cœur pendant cet état de grâce aérien.

« *Il plane sur la baie de Somme, comme le soupire d'un adagio. Une musique inspirée par l'opale du ciel et les nuances pastel de la mer. Quelque chose de rassurant et d'émouvant à la fois. Comme si la valse tranquille des mouettes augurait de nouveaux naufrages. Vieux reposoir de pierres et de silex accroché à la falaise longeant la baie, Saint-Valéry fleurit la poésie à tout vent. Les promeneurs sur la digue ombragée de platanes et de tilleuls se laissent caresser comme des enfants par la brise marine. Ici, le bruit et le silence font ciel à part. Des couples d'amoureux se bercent de promesses en regardant la marée basse dessiner de longues rivières argentées sur les Molières. Leurs silhouettes se fondent dans le paysage, comme les ombres des oiseaux aquatiques glissant sur le sable humide.* » En me relisant, trois décennies plus tard, je retrouve mes élans et mes émotions d'alors. J'avais vingt-cinq ans et je connus dans ce joli coin de terre entre ciel et mer, ma première expérience contemplative de journaliste. Pour parler à la manière de Jean Sullivan, cet événement m'a ailé le cœur. Cette excursion céleste m'a en effet

permis de voler physiquement au-dessus de la Baie de Somme. Quel ravissement de surfer dans les airs à côté des mouettes et des canards sauvages! Mais c'est aussi en mon for intérieur que je me suis senti pousser des ailes devant cette beauté qui m'accueillait dans ses hauteurs. Jonathan le goéland s'était-il installé dans le cockpit de mon cœur? La façon dont Jacques Maritain parle du caractère spirituel d'une expérience contemplative n'est pas sans me rappeler mes sensations pendant que je volais dans le ciel de Saint-Valéry-sur-Somme. Le philosophe écrit: « *La contemplation est chose ailée et surnaturelle, libre de la liberté de l'Esprit de Dieu, plus brûlante que le soleil d'Afrique et plus fraîche que l'eau du torrent, plus légère qu'un duvet d'oiseau, insaisissable, échappant à toute mesure humaine et déconcertant toute notion humaine.* » Contempler inspire des émotions paradoxales qui dévoilent la largeur, mais aussi la petitesse, la profondeur, mais aussi l'étroitesse du format de notre pauvre cœur humain. Toute aventure spirituelle, on le dit depuis les temps anciens, se noue et se dénoue dans un écheveau de paradoxes qui nous révèlent la fragile beauté de notre condition et la belle faiblesse de notre grandeur. « Rien qu'un souffle tous les humains », chante le psalmiste... C'est pourquoi, à chaque instant de notre vie passagère, nos lèvres devraient murmurer la prière de Dom Helder Camara: « *Je voudrais être humble flaque d'eau pour refléter la beauté du monde.* »

Le titre du reportage, *Saint-Valéry, l'aquarelle* avait été suggéré par ma rencontre avec un peintre du terroir. Paul Petit était droguiste de son métier. Mais la peinture avait jeté ses filets sur ce solide Picard à la taille haute et au front hâlé par les vents de la baie. Il signait « *Petit Paul* » ses peintures à l'huile et ses aquarelles exposées à la devanture de son magasin. Cette inversion de son nom fleurait l'humilité créatrice et sage qui m'avait tant bouleversé en lui. « Je fais corps complètement avec ce paysage où je suis né », disait-il, au point qu'il pouvait peindre à distance et de mémoire des endroits bien précis de son pays natal. Cependant, la beauté est insaisissable, m'avait-il prévenu. On croit la posséder, c'est elle qui nous possède. « *Il faut être son pays et le pays être soi* » pour exercer son pinceau à capter l'impalpable. Mais pour que cette communion soit féconde, il faut s'armer de deux exigences, la patience et la distance. Avant de s'installer à son chevalet pour peindre un paysage, l'artiste passe des jours et des nuits à polir et à affûter son regard. C'est le temps secret de l'appivoisement. Mais est-ce que la mer peut s'appivoiser? « *Les gens que j'aime, je ne cherche pas à les voir souvent* », me confia Petit Paul. Ce besoin

de distance inspiré par le pur amour est aussi une nécessité de l'artiste pour laisser reposer en lui l'image de l'arbre, du champ de blé ou de la barque échouée sur la grève, qui a touché son cœur. Revisitant ce lointain souvenir, il m'apparaît que Petit Paul aura sans doute été le premier vrai contemplatif que je rencontrai sur ma route. Il n'était ni moine ni religieux en tout cas dans son apparence. Mais ce qui vibrait dans son œil bleu et sur ses marines c'était l'âme d'un pays où se mirait la sienne. Un paysage intérieur éclairé par cette lumière transparente et imprenable qui saisit la baie même, surtout quand le ciel est chagrin. Avant de nous quitter, il m'avait offert une lithographie représentant une chapelle de pêcheurs et une aquarelle aux teintes violettes montrant le chenal du port à marée basse. Celle-ci est toujours accrochée au-dessus de mon bureau. Quand je la regarde, il me revient en mémoire cette limpide leçon de choses enseignée par ce « géant de silence » qui, outre son amour de la peinture, s'occupait tendrement des abeilles de son rucher et des arbres et des fleurs de son jardin. Il m'a appris deux choses essentielles : d'abord que dans tout amour c'est la fidélité du regard qui a la primauté et non l'impatience des serments et des effusions ; ensuite que l'émerveillement est la science des humbles et des discrets. « *La vraie science*, écrit Franck Andriat, *c'est de s'émerveiller de ne rien savoir et d'écouter toujours le tressaillement de la vie, de s'en nourrir.* »

Le silence et l'émerveillement sont les sauvegardes du journalisme contemplatif que j'essaie de pratiquer, à rebours de la tendance actuelle des grands médias : elle consiste pour eux à privilégier le brouhaha et les scandales, sous l'impulsion croissante et frénétique des impératifs économiques et des commodités technologiques. Quitte à passer pour un journaliste démodé ou réactionnaire, je ne me résigne pas à abdiquer ma vocation relationnelle devant les contraintes ou les difficultés momentanées. Elle constitue à mes yeux la dimension poétique et spirituelle du journalisme. Poétique, car le journaliste peut égaler l'artiste et le poète quand il transfigure avec ses mots ce qu'ont récolté ses yeux, ses oreilles, son nez, son esprit et son cœur. En effet c'est d'abord avec tous ses sens en éveil et en mouvement qu'un journaliste opère. Il n'est pas vain de le souligner quand le pouvoir grandissant de l'ordinateur et les coupes budgétaires dans les rédactions poussent à substituer un journalisme assis et immobile au journalisme debout et voyageur que j'expérimente depuis trois décennies, je crois pouvoir le dire, comme un véritable sacerdoce. Quant à la dimension spirituelle du journalisme, elle éclaire chacune de mes rencontres. Cette évidence s'est faite jour depuis que j'ai acquis la certitude et parfois la sensation presque physique d'être accompagné, comme les disciples d'Emmaüs, par le Seigneur de ma vie. La présence de ce Tiers pourtant silencieux et invisible me soutient et me rassure, car elle m'oblige à me placer toujours dans l'axe, à la portée et à la hauteur de Son regard. Qu'est-ce qu'un journaliste chrétien ? C'est à mon sens un journaliste comme les autres, soumis aux mêmes droits et aux mêmes devoirs, mais qui s'en distingue en mettant tout son talent, tout son métier, toute sa passion de la rencontre au service uniquement du Christ.

à suivre...

Tiré de « *Conversion au silence, Itinéraire spirituel d'un journaliste* »



VEILLEUR OÙ EN EST LA NUIT ?

Propos recueillis par Adrien Candiard.



Les chrétiens sont-ils le dernier espoir d'un monde qui a perdu toute espérance ?

Oui, espérer est leur profession de foi depuis deux mille ans.

Non, eux-mêmes sont désespérés en ce début de troisième millénaire.

Et si espérer, c'était d'abord renoncer à tous les faux espoirs ? Refuser d'idéaliser le passé. Refuser de sublimer l'avenir. Dire non au fantasme de la restauration glorieuse et non à l'illusion de l'exaltation apocalyptique.

L'espérance des chrétiens n'a qu'une chose à offrir : la vie éternelle.

Une vie qui ne commence pas après la mort.

Une vie qui débute maintenant.

Une autre manière de vivre, de vivre sa mort, de mourir sa vie.

Jamais, sans doute, renaître n'a été aussi simple, clair, aisé qu'avec les extraits de ce livre, « Veilleur où en est la nuit ? ».

Né en 1982, le frère Adrien Candiard est dominicain et vit au couvent du Caire (Égypte).

Il est notamment l'auteur du spectacle « Pierre et Mohammed »

et de « En finir avec la tolérance ? » (2014).

Espérance et faux espoirs

Le renfort de non-croyants venant à la rescousse pour défendre l'identité chrétienne de la France n'est pas dépourvu d'ambiguïtés. Bien des chrétiens se réjouissent qu'enfin, on se préoccupe de la part du christianisme dans l'identité de la France; mais ils restent mal à l'aise en constatant que ce regain d'intérêt ne vient qu'en réaction à la présence de l'islam. On soupçonne qu'il s'agit moins de sympathie pour la foi chrétienne, pour Jésus, pour l'amour fraternel ou pour la messe, que d'antipathie pour l'islam. Se sentir instrumentalisé n'est jamais très agréable; et quand l'instrument en quoi on vous transforme est une arme, l'impression n'en est que plus amère. Quand il m'arrive, en France, de marcher dans la rue en habit religieux, je ne me sens jamais si mal que lorsqu'un passant m'arrête pour me féliciter d'oser ainsi me montrer, de n'avoir pas peur de ma foi, avant d'ajouter : « Parce que c'est vrai, il faut qu'on vous voie plus, vous les catholiques; aujourd'hui, on ne voit plus que les musulmans ! » Je préfère, et de loin, qu'on chantonne sur mon passage un vieux slogan publicitaire, « Chaussée aux moines »... Qu'on se moque de moi, très bien ; mais qu'on ne transforme pas ma foi au Dieu d'amour en étendard de rejet et de méfiance. Car si l'on s'emploie à « réaffirmer les valeurs chrétiennes face à l'islam », voire « contre l'islam », le risque est grand que lesdites valeurs, dans l'opération, n'aient plus grand-chose de chrétien.

Il y a pourtant, sans doute, plus douloureux encore, bien qu'il s'agisse d'une douleur plus intime, plus secrète: le regret, pour beaucoup de croyants, d'avoir échoué à transmettre leur foi aux générations suivantes. Combien de grands-parents voient leurs enfants, élevés pourtant dans la foi, du mieux qu'ils ont pu, abandonner toute pratique, divorcer bien souvent, et n'offrir aux petits-enfants ni baptême ni catéchisme ? Où est leur faute se demandent-ils avec angoisse. Qu'ont-ils raté ? Où se sont-ils trompés ? Comment assumer l'écrasante responsabilité de n'avoir pas su continuer, dans leur propre famille, une transmission de la foi qui durait depuis des siècles ? L'échec de cette transmission est pourtant trop général, trop massif, pour pouvoir être imputé à telle ou telle famille; mais le questionnement lancinant continue de déchirer la conscience de ces grands-parents convaincus d'avoir failli à leur mission.

Dans cette situation crucifiante, comment la foi serait-elle un réconfort ? Les catholiques qui ont aujourd'hui soixante ans sont nés dans un pays chrétien, évidemment chrétien, profondément croyant malgré les querelles laïques folkloriques. Pour eux, la perspective de mourir dans un pays largement incroyant n'est pas particulièrement porteuse d'espérance chrétienne. Ne parlons donc pas du réconfort de la religion: c'est bien plutôt une angoisse de plus, profonde, destructrice. Si nous devons vraiment rendre compte de l'espérance qui est en nous, comme le demande l'apôtre Pierre, il y aurait parfois des témoignages de désespoir chrétien.

Pour les croyants, les bouleversements contemporains sont plus rudes encore que pour les autres, et la situation

est encore moins intelligible. Quel sens donner, dans la foi, à ce mouvement de déchristianisation ?

Comment voir un signe de l'action de Dieu dans cette disparition accélérée de Dieu de notre monde ? Comment lui donner sens dans l'histoire du salut ? Bien malin qui peut le dire. Plus déstabilisés que les autres, ils devraient encore leur apporter une espérance ? C'est bien trop demander. À moins que l'on ne cesse d'identifier l'espérance et l'optimisme. À moins que l'on ne commence à écouter la leçon d'espérance du prophète Jérémie.

Notre situation actuelle est nettement moins tragique que celle des contemporains du prophète, mais est-elle si différente ? Pour nous aussi, un royaume qui nous semblait avoir pour lui les promesses de l'éternité finit de disparaître. La chrétienté est morte, et bien morte. La société marchant d'un même pas vers le salut, sous l'œil bienveillant de notre mère l'Église, c'est fini. L'espoir de voir le monde entier, grâce à l'effort des missionnaires, vivre peu à peu à notre rythme, baptême, première communion, profession de foi, confirmation, mariage, enterrement chrétien, le rêve de la grande synchronisation de l'univers sur les temps marquants de notre enfance a brutalement déraillé. Nous pensions que ce rêve, c'était la volonté de Dieu et que nous pouvions y marcher d'un cœur confiant. Et voilà que cela ne marche pas. Voilà que la société se déchristianise, que l'église n'est plus au milieu du village, que notre morale n'est plus la morale commune: bref, notre Jérusalem est tombée. Comme les juifs du temps de Jérémie tournaient les yeux vers un passé glorieux qui leur semblait la seule façon de vivre avec Dieu, nous vivons au milieu des ruines de notre vieille chrétienté, de notre vieille Jérusalem à nous. Comment n'être pas nostalgiques de la société chrétienne, de l'époque où même les non-croyants, même les militants laïques pensaient qu'à l'évidence un mariage, c'est pour la vie, entre un homme et une femme, et qu'il faut y arriver vierge ? Nous habitons ces ruines, et chaque mur vermoulu qui tombe est pour nous tous un crève-cœur qui nous rappelle douloureusement notre splendeur passée.

Dans les années qui viennent, d'autres murs vont tomber, dont la chute nous remplira une fois encore de consternation et de nostalgie. S'il faut s'essayer au délicat exercice de la prophétie, je parierais que le prochain portera sur les jours fériés. Comment justifier que l'Ascension soit un jour chômé pour permettre aux fidèles de se rendre à la messe, dans une société où 5 % des gens sont catholiques pratiquants ? Nous aurons beau défendre avec énergie l'Ascension, cela tombera - et nous le savons. Sans doute n'a-t-elle jusqu'à présent tenu que par le désir général de profiter d'un congé pour jouir du joli mois de mai. Un argument que la Toussaint, au cœur de l'automne, ne peut invoquer en sa faveur avec autant d'efficacité; sans doute en est-elle davantage menacée. Le 15 août fera-t-il longtemps pendant au 14 juillet ? Noël, fête sécularisée, devrait échapper au massacre, tandis que la fête de Pâques semble protégée parce qu'elle tombe systématiquement un dimanche. Mais là encore, n'est-il pas spectaculaire que, dans les débats récents sur le

travail du dimanche, l'argument religieux n'ait jamais été invoqué? Les justifications avancées pour défendre le dimanche chômé ont pourtant été légion : un temps pour la famille, un temps pour la culture, un temps pour l'amitié, un temps pour le sport, un temps pour le repos, un temps pour ne pas produire ni consommer... Excellent programme à chaque fois, mais les croyants eux-mêmes ont renoncé d'avance à demander un temps pour prier Dieu. Cette timidité est étrange, car les pratiquants, avec trois millions de personnes, restent malgré tout bien plus nombreux que les amateurs de sport qui fréquentent les stades ; et il n'est pas certain que le motif qui a imposé au fil des siècles à tout l'Occident ce jour de repos soit aussi dénué de pertinence dans le débat. Mais on a comme intériorisé cette perte de légitimité, et les croyants eux-mêmes en sont réduits à chercher des prétextes ailleurs. Arrivé à ce point, le dimanche chômé a certainement du souci à se faire.

On assiste à cette lente chute, et on se demande combien de temps cela va durer, si tous les vestiges de l'Europe chrétienne doivent vraiment finir par tomber et si les chrétiens, après avoir représenté la quasi-totalité de la population du continent, sont nécessairement destinés à finir dans une réserve indienne folklorique, anecdotique.

C'est dans ces ruines de notre Jérusalem que nous avons besoin de la leçon de Jérémie. Aujourd'hui, nous sommes mûrs pour l'espérance. Car pour parler de l'espérance, il faut commencer par regarder le désespoir en face. Notre premier devoir de veilleur, c'est de regarder la nuit comme elle est.

On se méfie souvent de l'espérance, et singulièrement de l'espérance chrétienne. N'est-ce pas une histoire de naïfs indécorables qui veulent tellement croire que tout va bien que, lorsque les faits leur donnent tort, ils s'inventent un ciel où tout irait mieux, qui a le double avantage de régler absolument tous les problèmes et de n'être jamais démenti par les faits? Notre espérance n'est-elle que la transposition dans l'éternité d'un optimisme incu-rable? L'exemple de Jérémie nous montre que la véritable espérance n'a en fait rien à voir avec l'optimisme. Pour défendre l'espérance authentique, Jérémie n'a cessé de subir les persécutions de ceux qui s'en prétendaient pourtant les champions, ceux qui disaient: « N'ayez pas peur, tout ira bien », tandis que Jérémie annonçait malheurs sur malheurs. L'espérance chrétienne ne réclame pas d'optimisme, mais du courage. « C'est un acte héroïque, pouvait écrire Bernanos, dont les lâches et les imbéciles ne sont pas capables; c'est l'illusion qui leur tient lieu d'espérance. »

Le courage est nécessaire à l'espérance, car pour pouvoir espérer, espérer vraiment, il faut accepter de renoncer à l'illusion, aux faux espoirs, à tous les faux espoirs - et ce renoncement est particulièrement douloureux. Le livre de Jérémie a un refrain : «Maudit soit celui qui met sa foi dans un mortel, qui s'appuie sur un être de chair.» On peut mal comprendre ces formules, qui n'appellent pas à la méfiance généralisée ni au pessimisme sur la nature humaine. Elles ne nous disent pas que notre prochain ne vaut rien, ni qu'il faut nous tenir à distance de nos voisins parce qu'il n'y a rien de bon à en attendre. La seule question qu'elle pose est: où plaçons-nous notre espérance? Car pour l'espérance, il faut choisir. Pour espérer en Dieu, il faut accepter d'abord de quitter toutes les autres

espérances, tous les espoirs alternatifs, tous les filets de sécurité qui nous évitent d'avoir à faire le grand saut de la confiance en Dieu ; tous ces espoirs alternatifs que nous arrivons parfois à confondre avec Dieu lui-même, et dont l'échec nous déconcerte alors tant.

C'est ce que Jérémie a compris : ses adversaires, qui annoncent des triomphes contre Babylone, n'ont en fait que des espoirs humains. Ils parlent royaume, armée, diplomatie; ils espèrent la domination, la gloire, le pouvoir, le triomphe. Voilà ce qu'il appelle « mettre sa foi dans un mortel », voilà ce que signifie « s'appuyer sur un être de chair ». Tout cela, pourtant, les compatriotes de Jérémie l'attendent d'une intervention de Dieu et se pensent donc tout à fait pieux. Mais ce rêve d'empire sur le monde n'est pas ce que Dieu veut leur donner. Il veut leur donner bien mieux que cela. Et la destruction de Jérusalem, si tragique, si atroce, va au moins permettre, dans son épreuve même, une radicale purification de leur espérance.

Peut-être notre situation a-t-elle, dans ses difficultés mêmes, une vertu identique; l'incompréhensible dépouillement des vêtements triomphaux du christianisme en Occident nous indique certainement que nous sommes appelés à accepter la même purification radicale, douloureuse et nécessaire, pour placer notre espérance en Dieu. Notre temps à cette mission historique, difficile et exaltante. Contrairement à tant de nos devanciers, que les succès de la foi pouvaient aveugler, nous n'avons plus tellement d'autres choix que le désespoir devant la catastrophe ou l'espérance en Dieu. Les autres espoirs n'ont plus de sens. La seule promesse que Dieu fait à Jérémie, ce n'est pas le triomphe ou la réussite. C'est la promesse de sa présence.

Pour accueillir cette promesse, donc, il faut renoncer aux faux dieux. Certains renoncements se sont imposés d'eux-mêmes, au prix d'amères déceptions: le progrès inéluctable n'a pas tenu ses promesses, et nous en sommes tristement orphelins. Alors grandit, du même coup, le faux espoir symétrique. S'il est faux de penser que, mécaniquement, ça ira mieux demain, il est tentant de se dire qu'il suffit de revenir en arrière, de rembobiner le film, pour résoudre tous les problèmes. Penser qu'on peut retrouver le passé, un passé aimablement idéalisé au passage, est évidemment une illusion, et pour nous chrétiens une illusion mortifère. On ne peut vivre très longtemps impunément dans l'illusion, qu'il s'agisse d'un Moyen Âge chrétien idéalisé, façon remparts de Carcassonne, du siècle de l'éloquence de Bossuet, du temps héroïque du Concile où soufflait l'Esprit saint, ou même des années Pompidou où la chrétienté culturelle donnait en France ses derniers feux. Il ne s'agit même pas de remarquer que ces époques, parfois présentées comme idéales, n'ont certainement jamais ressemblé au Royaume de Dieu, contrairement à nos reconstitutions costumées, et qu'elles ont connu, comme toutes les autres, leurs combats, leur poids de péché et leur part de grâce. L'enjeu n'est pas au débat historique, mais à l'amour du réel. Les souvenirs sont peut-être plus doux, mais ils n'auront jamais la saveur du réel, la saveur du seul monde qui nous soit donné. On n'espère pas dans le passé: on ne peut qu'espérer dans l'avenir. Le passé est toujours plus rassurant: c'est fait, on connaît la fin de l'histoire; même quand elle est tragique, elle ne porte pas en elle l'angoisse de l'incertitude. Mais de ce fait, elle n'apporte avec elle aucune surprise, aucune nouveauté. Les délices de la nostalgie en masquent le poison. Rien n'est moins

chrétien que de serrer sans fin dans ses bras le cadavre de la vieille chrétienté: il faut laisser les morts enterrer leurs morts, et regarder le monde en face. Jérusalem est tombée, et ses murailles ne seront pas reconstruites.

Certains, d'ailleurs, n'en restent pas à la lamentation nostalgique. Pragmatiques, ils ont bien compris que les murailles majestueuses du passé étaient définitivement à terre et ils entreprennent de bâtir, pour les remplacer, un petit fortin. Puisque le monde change, qu'il nous inquiète, puisqu'il s'éloigne de ce que la foi nous enseigne - le pardon, la miséricorde, l'accueil inconditionnel -, il est presque naturel de vouloir, dans ce déluge, construire de petites arches de Noé où nous pourrions vivre entre nous, entre catholiques partageant les mêmes valeurs, à l'abri des méfaits du monde, sans avoir plus rien à dire à ce monde que notre mépris des valeurs qui le font tourner. Cette option de résistance au monde, dans un esprit de forteresse, de dernier bastion à tenir coûte que coûte, entre chrétiens très motivés, séduit bien des jeunes chrétiens qui y trouvent une forme de radicalité où ils peuvent engager leur générosité. Pas de compromis avec l'esprit du monde ! Ils ne veulent pas du tiède, du mou, et ils ont raison. Leur radicalité s'incarne dans un mot d'ordre : résistance à l'esprit du monde, à l'esprit du temps.

Comme toujours, la lutte contre le mal est plus enthousiasmante, et donc mobilisatrice, que la recherche du bien : les auteurs spirituels ont, de longue date, souligné cette tentation des plus classiques, qui enrôle les meilleures intentions sous les drapeaux d'une rhétorique guerrière. Les pulsions agressives sont si puissantes en nous qu'il est bien difficile de nous passer de ce stimulant si efficace, si tentant. Il y a pourtant d'autres radicalités que la radicalité combattante. Je crois même que Dieu nous invite, en ces temps que nous vivons, à une option autrement plus radicale. Nous avons à renoncer à voir se réaliser, même partiellement, le triomphe de l'Église, pour accepter le paradoxal triomphe de la croix.

Jérusalem est tombée, et nous ne la rebâtirons plus. Jérusalem est tombée, et nous n'avons pas à mener une résistance acharnée sur les derniers murs branlants qui restent debout. Il faut accepter, comme Jérémie, notre situation. Je ne dis pas qu'elle est réjouissante, mais elle n'appelle pas non plus des lamentations sans fin. Il ne s'agit pas de nous plaindre, comme chrétiens, de notre place dans la société. Je comprends qu'il soit douloureux de ne plus occuper les places d'honneur, et que se sentir l'objet de moqueries faciles, dans la presse, à la télévision, est difficile. Mais résistons à la tentation si confortable de nous poser en victimes. Faut-il vraiment participer à cette course à l'échalote ridicule où tous les groupes, toutes les confessions, veulent se présenter comme des martyrs ? Il est vrai que le christianisme est certainement en France la seule religion dont on peut se moquer à peu près sans risque dans l'univers médiatique, parce qu'elle reste, dans les esprits, l'expression majoritaire : s'en moquer, c'est encore se moquer un peu de soi, pas mépriser les autres ; et de petits Voltaires, libérés de la menace de la Bastille, peuvent se donner au passage le doux frisson de la transgression sans danger. Les chrétiens, qui vivent déjà douloureusement leur nouveau statut de minoritaires, ne profitent donc même pas de ses avantages. Mais si je suis le premier peiné par une caricature injuste ou insultante, je souhaite de tout mon cœur qu'on puisse continuer à la

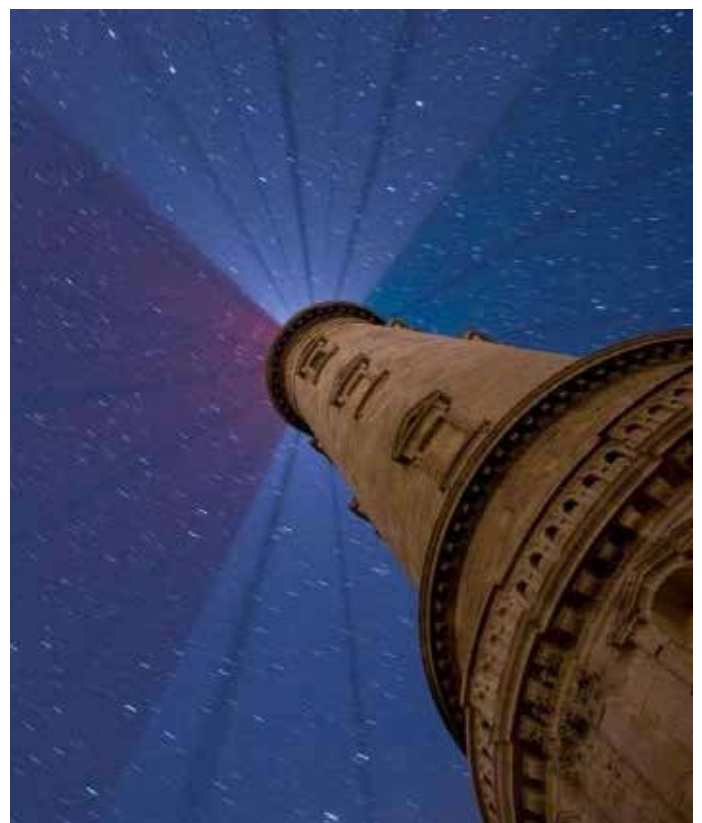
produire sans risque. Parce que brandir la christianophobie comme concurrent de l'islamophobie et de l'antisémitisme sur le marché de la victimisation, c'est oublier un peu vite que Jésus avait annoncé à ses disciples d'incessantes persécutions. Nous devrions toujours être surpris, sous nos latitudes, de ne rien vivre de plus grave, rien qu'on puisse appeler « persécution » sans tomber dans l'indécence, en particulier vis-à-vis des véritables persécutés qui ne manquent pas sur cette planète. Il est vrai que l'immense majorité des attaques et profanations de lieux de culte et sépultures, en France, vise des sites chrétiens. Faut-il chercher à tout prix à en émouvoir l'opinion ? Il y a mieux à faire: aimer ses ennemis, prier pour les vandales. On ne peut pas dire qu'on ne savait pas : tendre l'autre joue ne fait pas partie des commandements optionnels. Jésus l'a assez répété. Mais surtout, aimer se présenter comme des victimes, c'est faire triompher le mal: car alors, le mal qu'on m'a fait devient ma seule légitimité, quand ma légitimité devrait être, au contraire, le bien que je m'efforce de faire.

Jérusalem est tombée, et il nous faut en faire le deuil, si nous voulons commencer à espérer en vérité ; en faire le deuil, mais ne perdons pas notre temps à nous en lamenter. Dieu nous a voulu ici, en ce temps déroutant, où notre misère force son amour à se manifester avec plus de force. Alors ne nous plaignons pas trop. Même ce réconfort-là, un peu glauque, franchement sinistre, mais si séduisant, il nous faut l'abandonner. Car alors, nous risquerions de ne pas entendre, au fond de nous, le chant d'allégresse qui ne demande qu'à naître.

à suivre...

Adrien Candiard

Extrait du « Veilleur où en est la nuit ? »



LE JEÛNE QUI ME PLAÎT... (Is. 58)

Le jeûne qui me plaît, dit Dieu « n'est-ce p^ls ceci ; faire tomber les chaînes injustes, délier les attaches du joug, rendre la liberté aux opprimés... N'est-ce pas partager ton pain avec celui qui a faim, accueillir chez toi les pauvres sans abri, couvrir celui que tu verras sans vêtement, ne pas te dérober à ton semblable... » Cette prophétie d'Isaïe se trouve dans la 3^e partie de ses écrits, ceux qui couvrent les années qui suivent le Retour de la Déportation en Babylone. Cette épreuve sans précédent pour les Hébreux, qui les privait de la Terre, du Roi et du Temple, de ce qui faisait d'eux le peuple élu, leur avait fait comprendre qu'il leur fallait revenir aux lois de l'Alliance que le Seigneur avait conclue avec eux dans le désert. Mais le prophète témoigne que les vieilles habitudes n'ont pas tardé à revenir. Comme aux temps anciens, comme plus tard au temps de Jésus, on a vite fait de trouver des « arrangements avec le Ciel.. »

Est-ce seulement le cas en ces temps lointains ?

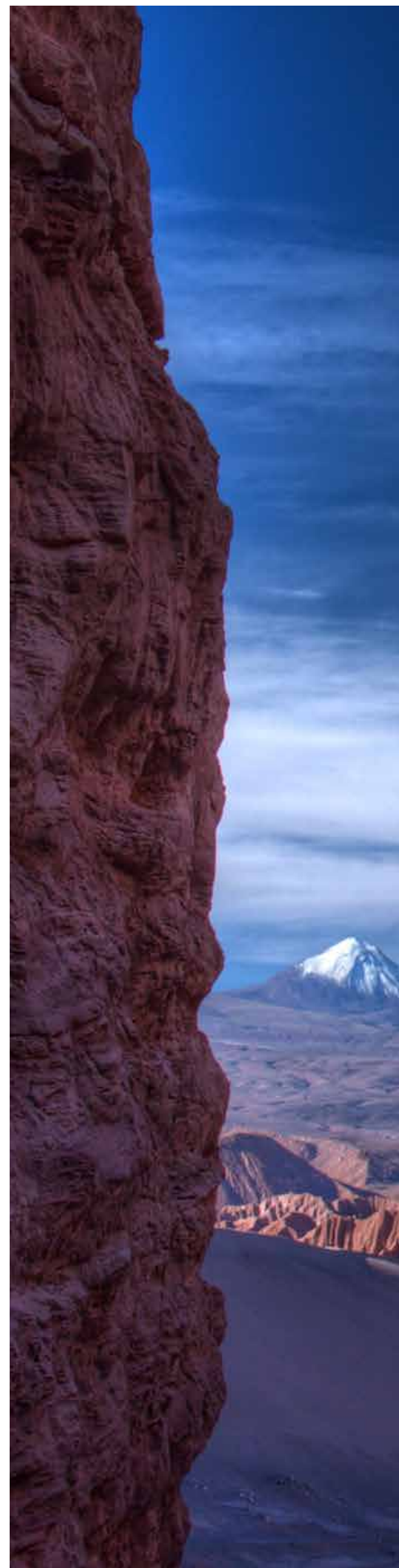
En ces jours où nous vivons le carême, il serait bon que nous relisions le chapitre 58 d'Isaïe et que nous soupesions nos propres manières de nous mettre à la suite de Notre Seigneur Jésus-Christ à sa lumière.

Notre Église vit des moments douloureux qui pèsent lourdement sur nos épaules. Depuis de nombreux mois, on ne parle plus qu'à propos d'un scandale nauséabond qui n'épargne rien ni personne : ni leurs auteurs, ni ceux qui n'ont pas pu gérer sagement la situation, ni avant tout les êtres les plus fragiles qui leur faisaient confiance. Quel poids peuvent encore avoir ces mots au cœur de notre Foi : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés... ? » Il y a de quoi être dans le désarroi, la déception profonde ou la colère. Et nous y enfermer.

Les 40 jours qu'a ouvert le Mercredi des Cendres nous appellent à nous en libérer en reprenant en main notre vie de disciple. Il ne s'agira plus de se contenter de quelques gestes symboliques. Il faudra inscrire ou inscrire à nouveau ou inscrire mieux la Raison de vivre du Christ dans nos choix, dans la valeur que nous accordons aux choses, dans les liens que nous nouons, dans le regard de respect que nous portons sur les uns et les autres, dans notre ajustement à cet humain en qui notre Dieu a mis son Espérance. C'est un vaste travail sur nous-mêmes à vivre en communion avec nos frères et sœurs.

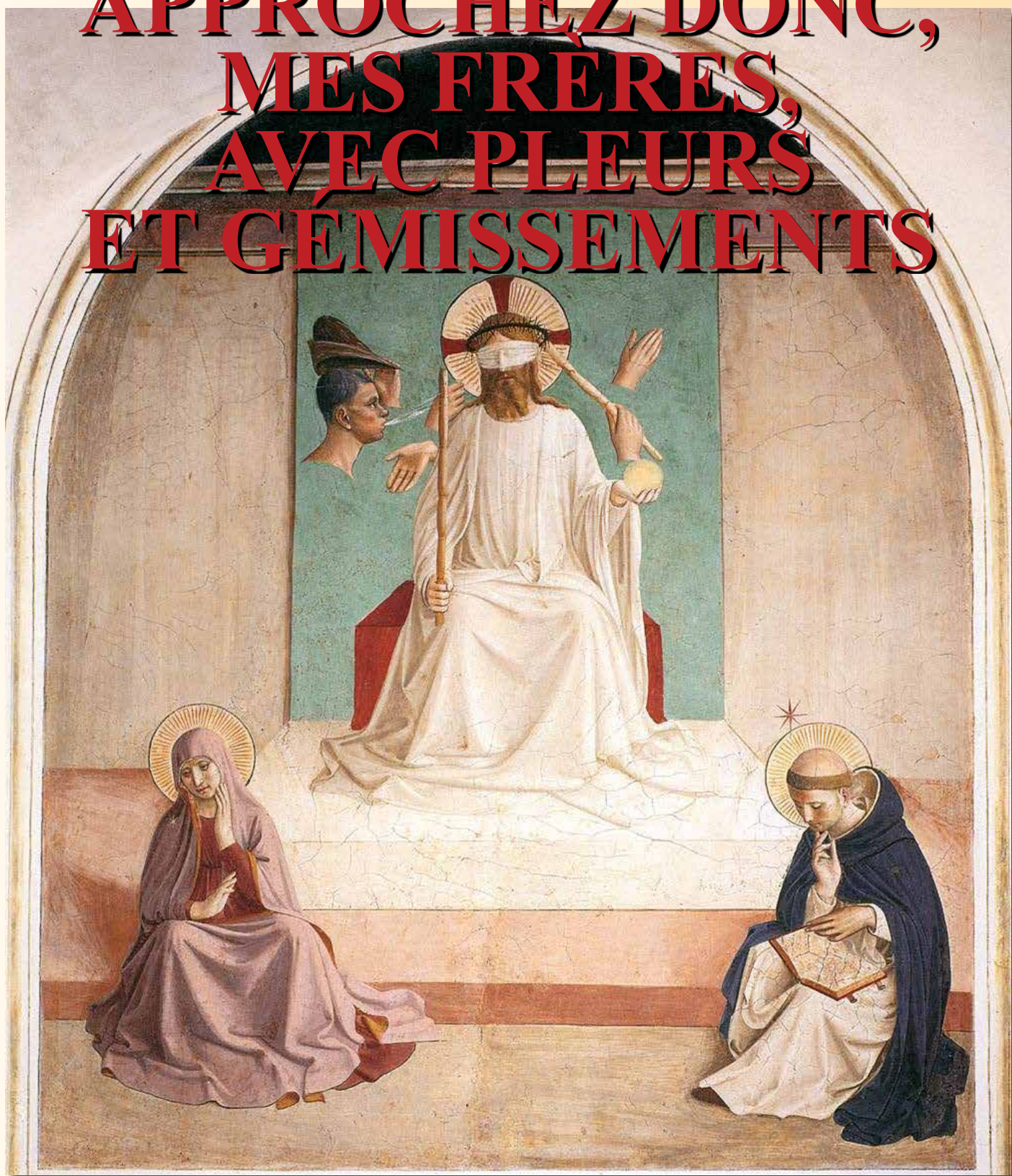
Avec le pape François et en communion avec ceux qui sont avec lui, nous pourrions vivre notre carême dans l'Espérance, comme nous le promet le prophète : « ... Ta lumière se lèvera dans les ténèbres et ton obscurité sera lumière du midi. Le Seigneur sera toujours ton guide. Dans le désert, il comblera tes désirs... tu seras comme un jardin bien irrigué. » Peut-être aussi trouver, grâce à cette lumière, les causes profondes de ce qui nous pèse si lourd et y porter remède

*Lettre mensuelle de l'aumônerie
de l'Association belge des Chevaliers de Malte
Père Jacques*



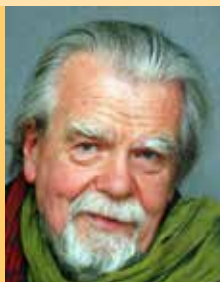


APPROCHEZ DONC, MES FRÈRES, AVEC PLEURS ET GEMISSEMENTS



*Guildolini di Pietro, dit Fra Angelico (1400-1455), Christ aux outrages, 1441,
Florence, Museo di San Marco dell'Angelico*

Cette fresque étrange du couvent de San Marco est unique en son genre. On voit les yeux fermés du Christ à travers le bandeau, on lui a mis dans les mains un simple bâton et une pierre, par dérision, pour symboliser son sceptre et son globe terrestre, à lui le « roi des Juifs ». Autour de sa tête, une tête d'homme qui lui crache dessus, et cinq mains qui le frappent, dont une avec un bâton. Il s'agit de la vision intérieure qu'a le Christ, les yeux cachés, des instruments des outrages qu'il subit. À ses pieds, saint Dominique lit les Écritures tandis que la Vierge se détourne, dans une posture de douleur.



« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.

Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.

Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca,

Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...

J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.

Michael Lonsdale

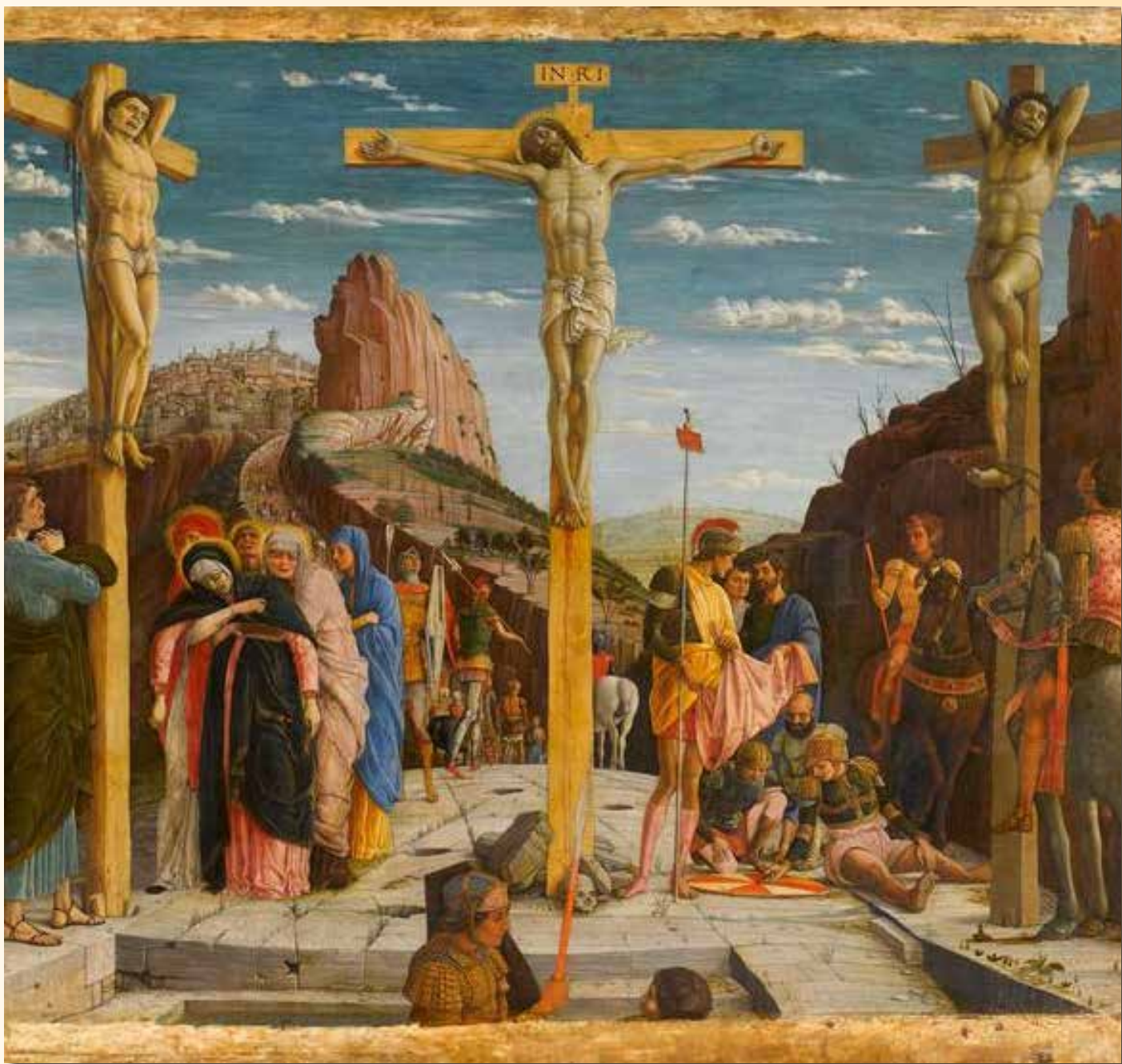
Quand je vois l'âme de la Sainte Vierge blessée si vivement au pied de la Croix des souffrances de son Fils unique, je sens déjà à la vérité que la nôtre doit être attendrie. Mais quand je considère d'une même vue et la blessure du cœur et la sérénité du visage, il me semble que ce respect mêlé de tendresse qu'inspire une tristesse si majestueuse doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté qui puisse s'empêcher de donner des larmes.

Approchez donc, mes frères, avec pleurs et gémissements de cette Mère également ferme et affligée; et ne vous persuadez pas que sa constance diminue le sentiment qu'elle a de son mal. Il faut qu'elle soit semblable à son Fils: comme lui elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue; et Jésus-Christ, qui veut faire en sa Sainte Mère une vive image de sa Passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle.

C'est à ce spectacle que je vous invite: vous verrez bientôt Jésus en la Croix; attendant ce grand jour, l'Église vous invite aujourd'hui à en voir la peinture en la Sainte Vierge. Peut-être, messieurs, arrivera-t-il que, de même que les rayons du soleil redoublent leur ardeur étant réfléchis, ainsi les douleurs du Fils réfléchies sur le cœur de la Mère auront plus de force pour toucher les nôtres. C'est la grâce que je vous demande, ô Esprit divin, par l'intercession de la Sainte Vierge.

*Jacques-Bénigne Bossuet,
Sermon de Metz*

LA CRUCIFIXION



*Andrea Mantegna (v.1431-1506), La Crucifixion, dite Le Calvaire, 1457-1459,
Paris, musée du Louvre*

À la droite du Christ (donc à notre gauche) se trouvent les « bons » : Marie effondrée et soutenue par les femmes amies de Jésus, saint Jean qui médite sur la crucifixion de son Seigneur, le bon larron mort après s'être repenti. De l'autre côté, les « méchants » : le mauvais larron, grisâtre, les soldats romains qui jouent aux dés la tunique du Christ. Et, très loin derrière, la ville de Jérusalem qui semble indifférente à cette scène, le tout sous un ciel bleu et calme. Qui pourrait deviner l'événement considérable qui se déroule ici ?

*P*rès de la Croix, de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas et Marie de Magdala.

Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère: Femme, voilà ton fils.

Puis il dit au disciple: Voilà ta mère. Et, dès ce moment, le disciple la prit chez lui.

Après cela, Jésus, qui savait que tout était déjà consommé, dit, afin que l'Écriture fût accomplie: J'ai soif.

Il y avait là un vase plein de vinaigre.

Les soldats en remplirent une éponge, et, l'ayant fixée à une branche d'hysope,

ils l'approchèrent de sa bouche.

Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit:

Tout est accompli.

Et, baissant la tête, il rendit l'esprit.



Prières

TU NOUS AS CRÉÉS À TON IMAGE

Tout puissant, très saint,
très haut et souverain Dieu,
Père saint et juste, Seigneur,
roi du ciel et de la terre,
nous te rendons grâce à cause de toi-même,
car par ta volonté sainte,
et par ton Fils unique avec le Saint-Esprit,
tu as créé toutes choses, spirituelles et corporelles;
tu nous as faits à ton image et ressemblance,
tu nous as placés dans le paradis;
et nous, par notre faute, nous sommes tombés.
Nous te rendons grâce
Car de même que tu nous as créés par ton Fils,
de même, par le saint amour dont tu nous as aimés,
tu as fait naître ton Fils, vrai Dieu et vrai homme,
de la glorieuse Vierge sainte Marie,
et, par sa croix, son sang et sa mort,
tu as voulu nous racheter de notre captivité.
Et nous te rendons grâce
parce que ce même Fils reviendra
dans la gloire de sa majesté,
pour envoyer au feu éternel
ceux qui ont refusé de se convertir
et de te reconnaître;
et pour dire à tous ceux qui t'auront reconnu,
adoré et servi dans la pénitence:
Venez les bénis de mon Père, recevez le royaume
qui vous a été préparé dès l'origine du monde.
Indigents et pécheurs que nous sommes tous,
nous ne sommes pas dignes de te nommer;
accepte donc, nous t'en prions,
que notre Seigneur Jésus-Christ,
ton Fils bien-aimé en qui tu te complais,
te rende grâce lui-même pour tout,
Avec le Saint-Esprit
comme il te plaît et comme il lui plaît,
lui qui toujours te suffit en tout,
lui par qui tu as tant fait pour nous. Alléluia!
Quant à sa glorieuse mère,
la bienheureuse Vierge Marie,
et tous les saints qui furent, qui seront et qui sont:
pour ton amour nous les supplions humblement
de rendre grâce pour tout bien,
comme il te plaît, à toi le Dieu souverain,
vivant, éternel et vrai,
avec ton Fils très cher, notre Seigneur Jésus-Christ,
et le Saint-Esprit Paraclet, dans les siècles des siècles.
Amen. Alléluia!
Et tous ceux qui,
dans la sainte Église catholique et apostolique,
veulent servir le Seigneur Dieu;
tous les prêtres,
tous les religieux et toutes les religieuses;
tous les enfants, garçons et filles;
les pauvres et les indigents,
les travailleurs et les paysans,

tous les fidèles laïcs : hommes et femmes,
enfants et adolescents, jeunes et vieux,
bien portants et malades, petits et grands;
tous les peuples, races, tribus et langues;
enfin toutes les nations
et tous les hommes, partout sur la terre,
actuels ou à venir:
nous les prions et supplions humblement
de persévérer tous ensemble
dans la vraie foi et dans la pénitence,
car nul ne peut être sauvé autrement.
Aimons tous le Seigneur Dieu, de tout notre cœur,
de toute notre âme, de tout notre esprit,
de tout notre pouvoir et courage,
de toute notre intelligence, de toutes nos forces,
de toute notre affection, de toutes nos entrailles,
de tous nos désirs, de toutes nos volontés.
Il nous a donné et il nous donne à tous
le corps, l'âme et la vie;
il nous a créés et rachetés;
il nous sauvera par sa seule miséricorde;
malgré nos faiblesses et nos misères,
nos corruptions et nos hontes,
nos ingratitude et notre méchanceté,
il ne nous a fait et ne nous fait que du bien.
N'ayons donc d'autre désir, d'autre volonté,
d'autre plaisir et d'autre joie
que notre Créateur, Rédempteur et Sauveur,
le seul vrai Dieu, la plénitude de notre bien.

Lui seul est bon, miséricordieux et aimable,
Lui seul est saint, juste, vrai et droit;
Lui seul est bienveillant, innocent et pur;
Lui qui est tout pardon, toute grâce et toute gloire.
Désormais donc, plus d'obstacle,
plus de barrière, plus d'écran!
Partout, en tout lieu, à toute heure et en tout temps,
chaque jour et sans discontinuer,
tous, croyons d'une foi humble et vraie,
tous, sachons t'aimer, t'honorer, t'adorer,
te servir, te louer et te bénir,
te glorifier et te célébrer,
te magnifier et te remercier,
très haut souverain, Dieu éternel, trinité et unité,
Père, Fils et Saint-Esprit,
Créateur de toutes choses,
Sauveur de tous ceux qui mettent en lui leur foi,
leur espérance et leur amour.
Lui qui est sans commencement ni fin,
immuable, invisible, ineffable,
incompréhensible, impénétrable,
sublime, élevé, doux, aimable,
et désirable plus que tout autre bien dans les siècles.
Amen.

Saint François d'Assise